

La barbarie sportive : un paradigme de la modernité capitaliste

« Rien n'est vraiment réglé des problèmes politiques classiques. Et la torture, le camp de concentration peuvent revenir. La barbarie sommeille, dans son fauteuil relaxe, devant la télévision, tandis que chacun cherche son bout de gras, son bout de graal. »

Edgar Morin

Nicolas Oblin

La compétition : noyau central de la structure sociale

Le XX^e siècle s'est conclu alors que se posaient concrètement les éléments politiques et économiques d'une unité planétaire, de la « mondialité ». Sur le plan économique, l'expansion des échanges marchands initiée au XVIII^e siècle par la révolution industrielle en Europe à l'ensemble de la planète, qui s'est concrétisée par la domination technico-économico-politique des sociétés industrialisées les plus « avancées » sur les autres groupes humains, trouve sa fin dans l'unité planétaire sous la forme de leurs mondialisation. Sur le plan politique, deux éléments majeurs témoignent de l'unité planétaire réalisée au cours du XX^e siècle : les deux guerres mondiales, auxquelles il faut ajouter la Guerre froide qui a polarisé le monde – non seulement à travers la course à l'armement entre les États-Unis et l'URSS mais également à travers les guerres de décolonisation – jusqu'à la fin des années quatre-vingts ou encore la situation internationale contemporaine qui, d'Est en Ouest et du Nord au Sud voit les peuples, rassemblés en États-nations de différentes natures, s'affronter ou s'allier dans le cadre de stratégies économiques et militaires dont les ressources

énergétiques pourraient devenir l'enjeu primordial¹, après que les forces productives et les territoires (également sources de forces productives et de ressources énergétiques, sous la forme de matière première) fussent celui des XIX^e et XX^e siècle.

La Révolution française fut un précurseur de cette planétarisation politique, puisqu'elle fut cette révolution triomphante dans le sens où elle devait mettre la question du devenir de l'homme dans le monde au centre de la question politique, rompant avec l'ordre politique traditionnel voué au maintien de l'ordre dominant dans lequel le destin de l'homme dans le monde relevait du point de vue religieux². Cependant, si l'idéal d'une justice humaine universelle (unifiant les hommes à l'échelle du monde) anime la philosophie des Lumières, l'unité théorique de la mondialisation capitaliste réalisée ne repose pas sur ce noyau central de la raison visant à révolutionner les rapports humains : elle repose au contraire sur le développement

¹ Voir par exemple sur ce sujet et concernant plus particulièrement le problème posé par la consommation énergétique actuelle et future de la Chine (qui tend simplement à consommer autant sinon plus d'énergie que les puissances industrielles les plus (sous)-développées), Ignacio Ramonet, « Chine, mégapissance », in *Le Monde diplomatique*, n° 605, août 2004, p. 1 et « Chine contre Chine », in *Le Monde diplomatique*, n° 613, avril 2005, p. 1. Voir également *Le Monde* du 19 avril 2005, au sujet des récents événements diplomatiques entre la Chine et le Japon qui, sur fond de guerre industrielle pour l'exploitation d'importants gisements de gaz naturel en Mer de Chine, ont vu se raviver de forts relents de nationalisme (particulièrement bien tolérés – dans un pays où toute manifestation est interdite – par le gouvernement de Pékin) de part et d'autre (notamment une polémique autour de la publication d'un manuel d'histoire japonais peu critique vis-à-vis des massacres perpétrés par l'armée japonaise en Chine au cours du XX^e siècle – à ce sujet, notons que les parlementaires français ont récemment légiféré quant à la manière dont l'histoire du colonialisme français devait être enseigné : en reconnaissant notamment « le rôle positif de la présence française outre-mer » ! *Le Monde*, 13 et 15 avril 2005). Un bien bel exemple de la manière dont l'hétérophobie (ici le nationalisme. Sur l'hétérophobie, voir Albert Memmi, textes infra) peut venir s'articuler, à l'occasion, sur la course à l'exploitation de ressources énergétiques... Mais, de la part de Pékin, raviver le sentiment nationaliste présente également d'autres intérêts au moment où la société chinoise voit ses disparités s'accroître dangereusement, est en prise avec une corruption « généralisée » à toutes les institutions et où les débats avec Taiwan ont tendance à mettre le gouvernement en situation délicate. Sur la Chine contemporaine, voir par exemple Marie Holzman, *Chine, on ne bâillonne pas la lumière*, Paris, Ramsay, 1996 (en collaboration avec Noël Mamère), et Marie Holzman et Chen Yan (Dirigé par), *Écrits édifiants et curieux sur la Chine du XXI^e siècle*, Paris, Éditions de l'Aube, 2003 et Marie Holzman, « Pékin 2008 après Berlin 1936 ? », in *Illusio*, n° 1, (« Jeux olympiques – Jeux politiques »), Caen, Revue Illusio, 2004, pp. 211-213.

² Voir sur ce sujet Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil, 1963.

sauvage de l'agressivité, de la propriété, de la hiérarchie, de la domination, de l'exploitation, du sacrifice d'autrui – y compris au nom de la supériorité de la République qui légitime depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale une politique coloniale raciste (que ce soit dans la bouche de Jules Ferry ou de Pierre de Coubertin, deux défenseurs et idéologues acharnés de la République et de la bourgeoisie impérialiste, adeptes de la France forte, musclée, régénérée, dominatrice, etc.) – qui se cristallisent dans la compétition marchande généralisée à tout ce qui est et se produit, des hommes entre eux aux nations entre elles. Même les biens culturels sont assimilés à cette compétition généralisée en tant qu'ils ont revêtu le caractère des marchandises³. Quant au communisme hérité de la révolution russe, s'il se voulut le continuateur, sur la base du marxisme, de l'idée révolutionnaire, il fut concrètement, là où il a existé, exploiteur, tyrannique, nationaliste, concentrationnaire, etc. Pour ce qui est de la question de la propriété, tout ce qui vivait et était produit devenait l'apanage d'un parti-unique-État-tout-puissant, constituant le refuge d'une caste privilégiée et classe possédante de la société communiste, la bureaucratie, où théoriquement c'est la classe ouvrière qui devait assurer le rôle inversé (émancipateur) de l'État (dictature du prolétariat) jusqu'à l'instauration de l'autorégulation d'une société d'où les injustices structurelles auraient été annihilées⁴.

Aujourd'hui, à l'Est comme à l'Ouest, au Sud comme au Nord, les logiques tiers-mondistes, communistes et capitalistes se rejoignent dans l'unidimensionnalité techno-capitaliste. Le capitalisme est devenu l'*alpha* et l'*omega* d'une politique mondiale atomisée. Les seules institutions internationales puissantes sont le Fonds monétaire international (FMI), la Banque mondiale (BM), l'Organisation mondiale du commerce (OMC) qui organisent la libéralisation économique⁵ au niveau de la planète tout en autorisant, quand elles ne les favorisent voire ne les encouragent pas (plus ou moins secrètement), les dictatures, les répressions militaires et policières, les en-

³ Voir sur ce sujet Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 129-176.

⁴ Voir sur ce sujet Cornelius Castoriadis, *La Société bureaucratique*, tome 2, (« La révolution contre la bureaucratie »), Paris, Union Générale d'Éditions et Cornelius Castoriadis, coll. « Socialisme ou barbarie », 1973.

⁵ Voir sur ce sujet Matthieu Douérin, « L'ultralibéralisme, un antihumanisme », in *Prétentaine*, n° 9/10, (« Étranger. Fascisme – Antisémisme – Racisme »), Montpellier, avril 1998, pp. 231-250. Voir également Jean Ziegler, « Portrait de groupe à la Banque », in *Manières de voir*, n° 75, (« Altermondialistes de tous les pays... »), juin-juillet 2004, pp. 17-21 ; et les ouvrages de cet auteur dont *Les Seigneurs du crime. Les nouvelles mafias contre la démocratie*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 ; *Les Nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, Paris, Fayard, 2002 ; et *L'Empire de la honte*, Paris, Fayard, 2005.

traves multiples au respect de la dignité humaine⁶. Au nom de la libéralisation de l'économie, c'est-à-dire de la transformation de tout échange économique en potentiel marché ouvert à la concurrence internationale, l'idée révolutionnaire d'une politique de l'homme qui soit multidimensionnelle est systématiquement écrasée, favorisant l'émergence, dialectiquement, de nationalismes, de fascismes, et pourquoi pas l'instauration et le maintien de régimes répressifs, de dictatures policières, d'États totalitaires.

Cependant, le modèle capitaliste, tel qu'il s'est instauré dans les vieilles nations démocratiques d'Europe, n'est évidemment pas parvenu à établir, y compris en son sein, une véritable politique de l'homme, même après avoir été le lieu originel du chaos et du carnage de la modernité. Non seulement les inégalités sociales y sont demeurées, l'exploitation des forces productives n'y a pas disparu⁷ mais la logique industrielle des rapports sociaux de production a subordonné l'homme producteur à l'homme con-

⁶ Sur ce point, l'exemple de la Chine est édifiant. Depuis que la Chine fait partie de l'OMC, sa croissance économique annuelle bat tous les records. Les commentateurs ne cessent de parler d'ouverture, de libéralisation et la conversion de la dictature en démocratie semble naturellement enclenchée selon le mythe de la loi naturelle du marché. Pourtant, depuis plus de quinze ans, il est impossible de dire, sur la base d'éléments concrets, que la situation du respect des droits de l'homme en Chine se soit améliorée. Pire, le capitalisme triomphant, qui a largement profité depuis plus de vingt-cinq ans aux anciens cadres du Parti, aux membres de la bureaucratie, apparaît aujourd'hui, dialectiquement, comme le pourvoyeur de la misère pour quelques centaines de millions de paysans déposés de tout, puisque des moyens de travailler et de cultiver la terre, comme un facteur terrible de destruction de l'environnement et d'accroissement de la pollution, etc. La soi-disant ouverture (qui n'est que celle d'un marché immense – une zone dite de « libre » échange – pour les autres puissances industrielles de la planète), signifie également, au nom de la « Chine une », de la « Grande Chine », l'exploitation et la domination nationaliste de nombreuses minorités. Quant aux relations de la Chine avec son voisin japonais, elle sont tendues au point que le Japon a récemment décidé de renforcer son potentiel militaire (voir la note 1) au moment même où, l'Europe, encouragée par la voix du Président français, décrétait injustifié l'embargo sur la vente d'armes offensives à son partenaire chinois. Il faut dire que l'industrie française, à l'occasion du dernier voyage de Jacques Chirac en Chine, a fait des affaires comme jamais, concluant pour quelques milliards d'euros de contrats (Airbus, produits agricoles, etc.). Voilà au juste ce qui semble pousser les commentateurs à cet optimisme éhonté qui leur fait prendre « des vessies pour des lanternes » persuadés qu'ils sont que le libéralisme économique est le pendant de la démocratie réelle, soucieuse de libertés individuelles et de dignité humaine. Dans quelle histoire universelle tronquée, étriquée, épurée, ces révisionnistes vont-ils pêcher leurs rêves ? Seule une historiographie de vainqueurs (Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000) permet l'élaboration de tels mythes.

⁷ Voir sur ce sujet « Les nouvelles métamorphoses de la question sociale », in *Le Monde*, 7 avril 2005.

sommateur ainsi que « l'homme consommateur *au produit* vendu sur le marché et celui-ci à des *forces libidinales* de plus en plus puissantes et de moins en moins contrôlées (le profit capitaliste et le désir de consommer s'entre-excitant) »⁸. La désolation intérieure, le sous-développement affectif, éthique, la misère psychologique, l'angoisse n'ont pas décréu avec la réduction de la misère matérielle et physiologique⁹, ils s'accroissent au contraire avec l'abondance et le loisir¹⁰. La culture de masse et la civilisation occidentale peuvent bien servir d'écran et détourner l'homme contemporain du problème politique fondamental qu'il n'a pas résolu, elles ne peuvent apparaître comme des forces révolutionnaires « naturelles »¹¹. Au cours de l'histoire, les civilisations, neutralisant les forces contradictoires de l'homme sans transformer l'essence de leurs relations, ont bien souvent dégénéré en barbarie, les refuges nationaux de l'identité négative en nationalismes agressifs et meurtriers, l'industrie (ce grand espoir du XIX^e)¹² en industrie de la mort dans l'Allemagne des camps d'extermination. Ferment et substrat de la culture et de la civilisation, le développement scientifique et technique opère une révolution inconsciente et incontrôlée, engagée dans l'unification marchande de la planète (mondialisation¹³), tantôt sous la forme de luttes nationalistes, tantôt sous la forme de luttes industrielles, nationales ou transnationales. Aliénées, sur le plan politique, à la compétition nationaliste qui reste le creuset de l'identité de l'homme de « l'âge de fer planétaire »¹⁴ et, sur le plan économique, à l'obsolescence de la concurrence, la technique et la science peinent à trouver un débouché humain planétaire à la révolution également planétaire dont elles sont la « tête chercheuse »¹⁵, le vecteur le plus puissant. Les scientifiques eux-mêmes sont d'« infirmes omnipotents et

⁸ Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, op. cit., p. 76.

⁹ Voir par exemple sur ce sujet les ouvrages de Christophe Dejours dont *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Éditions du Seuil, 1998 ; et *Travail, usure mentale*, Paris, Bayard Éditions, 2000 ; ou encore (à titre d'exemple), ceux de Richard Sennett, *Le Travail sans qualité. Les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Albin Michel 2000 ; et Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998.

¹⁰ Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.

¹¹ Sur ce sujet, on ne peut s'empêcher d'évoquer, à propos de la montée du nazisme dans l'Allemagne des années 30 par exemple, les ouvrages de Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; de Siegfried Kracauer, *Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)*, Paris, Avinus, 2000 ; et de Jean-Marie Brohm, *1936, Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983.

¹² Voir sur ce sujet Jean Fourastié, *Le Grand espoir du XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1971.

¹³ Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Mondialisation », in Yves Dupont (Sous la direction de), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003.

¹⁴ Voir sur ce sujet Edgar Morin, *Pour entrer dans le XXI^e Siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, pp. 345-350.

¹⁵ Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, op. cit., p. 40.

la science est à l'image de cette omnipotence débile ; elle avance en titubant, ses progrès se disloquent et se noient dans le tumulte du monde. Elle réussit à dominer le monde mais du même coup risque de l'anéantir et de s'anéantir elle-même. »¹⁶

Ainsi nous vivons une révolution au cours de laquelle les rapports humains ne se transforment pas en vue de l'instauration d'une autorégulation « anthropolitique »¹⁷ dont le noyau central consisterait en cette nécessité fondamentale pour l'espèce humaine que sont l'entraide, la coopération et la solidarité pour un mieux-être généralisé et la survivance mais bien, plutôt, en vue de la réalisation d'un suicide collectif sonnante la fin de la naissance de l'homme, avec ses contradictions, ses angoisses, ses rêves, ses aspirations, sa poésie, ses amours, ses haines, etc. en homme-marchandise, *ce produit de la compétition internationale pour l'accumulation du capital*¹⁸. La fin de

¹⁶ *Ibidem.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ De toute évidence, cette compétition est le noyau central de la construction européenne. Les aménagements politiques et sociaux dont il peut être aujourd'hui question sont eux-mêmes secondaires, périphériques, par rapport à la mise en place d'une zone de libre échange et libre circulation des marchandises (dont fait partie l'homme en tant que force de travail, en tant que salarié). Et cette compétition est à la fois celle de l'Europe (unifiée dans un Marché commun) contre le reste du monde mais également celle des États européens entre-eux et celle des citoyens européens entre-eux, et cela à tous niveaux (local, régional, national). Ainsi peut-on se demander ce qu'il y a de révolutionnaire dans le Traité constitutionnel – puisqu'il est ainsi présenté comme moment incontournable pour l'instauration d'une gouvernance politique démocratique de l'Europe – c'est-à-dire qui puisse renverser ce noyau central capitaliste libéral/fasciste (fasciste entendu de manière générique comme cette réalité politique de l'auto-aliénation des individus par eux-mêmes et qui s'ancre ainsi, historiquement – c'est le cas dans l'Italie des années vingt, dans l'Allemagne des années 30 et la France de 1940 – dans la démocratie bourgeoise) du mouvement de mondialisation engagé qui met aujourd'hui non seulement l'avenir de l'Europe mais surtout celui de la planète et de l'ensemble des êtres vivants qui l'habitent en péril. Faut-il attendre le chaos qui vient pour renoncer ? Ce sera trop tard pour des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, à commencer, bien entendu, par ceux qui sont aujourd'hui les plus démunis. Au lieu de prendre à bras le corps ces questions essentielles, la pornographie politico-médiatique nous sert son couvert d'ignominies les plus « dégueulasses » à l'occasion d'un débat oui/non des plus infantilisants, chacun disant tout et son contraire pourvu de gagner des points au « hit-parade » des intentions de vote. Ainsi toute une partie de la gauche trouve-t-elle le traité trop libéral. Une autre non, prétextant que la France doit ratifier ce Traité pour ne pas perdre l'avantage sur les autres nations... Les uns et les autres ont gouverné ensemble sans jamais remettre en cause ce noyau central du capitalisme devenu alors dans leur jargon « le moins pire » des systèmes. Précisément celui-là même qui plonge aujourd'hui un tiers de la population française et plus de la moitié de la population mondiale dans la misère ou la précarité sans aucune solution pour

cette réforme marque également la fin de la pensée révolutionnaire qui avait placé le destin de l'homme au cœur du projet politique puisque la compétition de tous contre tous, la concurrence généralisée, mondialisée des marchandises entre-elles pour l'accumulation infinie du capital, est la mort programmée de cette imaginaire politique. Un lieu commun largement répandu depuis la fin de la Guerre froide, qui n'est que l'émanation de l'idéologie dominante visant à persuader les hommes que le désabusement, c'est-à-dire, pour paraphraser Edgar Morin, « la mise à mort de l'idée d'un salut sur terre, l'abandon du rêve d'abolir la contradiction dans l'être, doit signifier le désespoir »¹⁹, annonce, déjà, la fin du monde. C'est là un procédé vicieux des classes dominantes privilégiées dont la seule fin est de nous empêcher de repartir, d'interroger à nouveau l'appel révolutionnaire et de le reconnaître. Ce processus qui, à l'image du très spectaculaire Francis Fukuyama, porte sur le devant de la scène l'idée que nos sociétés se seraient émancipées de toute totalité, de tout monde idéologique, est pourtant celui qui est le plus idéologique²⁰ puisqu'il « revisite » l'histoire contemporaine pour faire de l'événement « chute du communisme » l'avènement du seul projet social possible, celui du libéralisme à travers la généralisation du principe de compétition sous la forme du libre accès pour tous (principe d'égalité démocratique²¹, *sic* !) à la lutte de tous contre tous²². Et puisqu'il se donne

les en sortir durablement... Mais à gauche comme à droite, ce sont les luttes internes pour le gain de pouvoirs minables qui sont le moteur des véritables débats. Ainsi, qu'ils s'appellent Chirac, Sarkozy, Fabius, Strauss-Khan, Lang, Hollande ou Buffet, l'histoire montre qu'ils ne sont *fondamentalement* ni pour ni contre mais que cela dépend du vent. Les arguments des uns et des autres sont au service du camp qu'il faut rallier à l'instant T pour espérer conserver ou glaner un avantage sur l'autre. Et, comme s'il s'agissait de prévisions météorologiques, les sondages déterminent les discours qui sont comme les habits dont il faut se couvrir et tantôt l'Europe est trop libérale, tantôt elle ne l'est pas suffisamment, il faut voter oui tantôt pour sauver la France et tantôt pour sauver le monde. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas être Européen sans vouloir de ce traité, car être contre ce traité (qui comporte de nombreux articles), c'est être anti-européen et, bientôt, nationaliste – c'est le refrain entonné par une grande partie de la presse européenne – et pourquoi pas lepéniste ! Soyons réalistes, réclamons que chaque citoyen puisse prendre position sur chaque article de cette constitution dans le cadre d'une Assemblée générale du peuple et non d'un plébiscite pour les classes dirigeantes européennes !

¹⁹ Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, *op. cit.*, p. 31.

²⁰ Voir sur ce sujet Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 114 et Patrick Vassort, « Modernité dégradante et postmodernité des gradés », in *Prétempore*, n° 5, (« Philosophie et postmodernité »), Montpellier, mai 1996, pp. 197-209.

²¹ Voir sur ce sujet l'apologie de la compétition sportive comme avènement d'un idéal-type démocratique par Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

comme le seul « rescapé de l'Histoire », il se constitue de fait comme procès naturel échappant par nature à toute idéologie.

Alors que l'homme des XVIII^e et XIX^e siècles avait placé tout son espoir dans la science pour transformer le monde, libérer l'homme du joug de la nature notamment, celui du XX^e siècle apprit à ses dépens que le progrès scientifique et industriel pouvait également aboutir à Auschwitz et participer de l'expérimentation humaine (partiellement réussie) la plus inhumaine qui n'ait jamais été. Certains ne veulent voir dans cet événement tragique auquel participèrent de ceux (scientifiques, industriels, élites) dont on pensait au XIX^e siècle, à l'image d'Auguste Comte²³ par exemple, qu'ils incarnaient les forces (les élites) issues du progrès se destinant à l'émancipation des hommes, qu'un égarement certes tragique mais de nature accidentelle. De même, que les progrès scientifiques réalisés au cours du XX^e siècle fassent planer au-dessus de notre espèce le spectre de son anéantissement total, cela ne constitue, d'un point de vue politique, qu'un outil de persuasion, autrement dit, de « sécurité ». Ce qui est absurde dans l'idée d'une politique à long terme et même, à moyen terme ou à court terme, étant donné la bêtise et l'agressivité dont sont affublés un certain nombre d'hommes suffisamment puissants – dont la puissance est constituée des masses²⁴ atomisées (dépolitisées et déconscientisées)²⁵ – pour diriger quelques États dotés d'armes de destruction massive. D'une manière très contemporaine, la science et les techniques qu'elle permet sont le moteur du développement, et particulièrement du développement économique qui se cristallise dans la croissance. Alors la science et la technique sont également privées des possibilités de penser et d'agir en fonction d'un projet éthique et politique – réclamé par l'espoir d'un progrès humain – dont l'idée même de croissance et de développement la plus répandue scotomise toute problématique. La croissance et le développement ne signifient guère autre chose que l'inscription de toute politique dans l'unidimensionnalité économique industrielle capitaliste puisque les pays émergents, qu'il s'agisse de ceux nouvellement ralliés à la Communauté européenne ou des pays d'Afrique, d'Asie, de la Chine et de l'Inde notamment, ne semblent pouvoir

²² Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Modernité dégradante ou Postmodernité des gradés », in *Présentaine*, n° 5, (« Philosophie et postmodernité »), mai 1996, pp. 197-209.

²³ Voir sur ce sujet Auguste Comte, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, Paris, Éditions Aubier/Montaigne, 1970 ou, du même auteur, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Éditions J. Vrin, 1974.

²⁴ Voir sur ce sujet Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot, 1998 ; et Erich Fromm, *La Passion de détruire*, Paris, Robert Laffont, 1975.

²⁵ Voir sur ce sujet Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Le Système totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

émerger sans intégrer au plus vite – alors que l'on sait combien une telle intégration peut être désastreuse sur les plans aussi bien des libertés politiques que de la culture, de l'environnement et, évidemment, de l'identité des peuples²⁶ – la grande compétition capitaliste internationale. L'on sait ainsi que le noyau central du développement scientifique se situe au niveau même de la compétition économique alors qu'il est aujourd'hui évident pour tout le monde que le développement économique est appelé, par le sous-développement qu'il réclame, non seulement au niveau du Tiers-monde, mais également à l'intérieur de ses propres frontières²⁷, à une révolution puisque le développement économique apparaît comme sous-développement de l'homme, réclamant une révolution dans l'existence, de l'existence. Entendons, bien entendu, le développement économique tel qu'il existe sous sa forme aujourd'hui ultra-dominante, même dans les pays dits « en voie de développement », c'est-à-dire capitaliste. En résumé, la science participe au développement d'une sous-humanité, développement catastrophique du sous-développement de l'homme. Et paradoxalement, parce qu'elle est également un vecteur idéologique essentiel des sociétés modernes capitalistes, elle cristallise plus d'espoir au sein de la population que n'importe quel projet politique. À l'instar des personnalités préférées des Français qui sont celles qui n'ont aucune idée, ne représentent aucun projet politique « révolutionnaire » (par opposition à la techno-bureaucratie et techno-éconocratie) mais incarnent bien au contraire l'ordre dominant dans sa positivité la plus puissante, à l'image de Zinédine Zidane par exemple, la science est avec le sport un véritable support d'union nationale, sur fond de compétition internationale. L'on peut privatiser l'énergie, enregistrer des records de chômage, constater une précarisation croissante des travailleurs, détruire le système de retraite par répartition, détruire l'école publique, le service public en général, mais la science transcende les positions de classe. Plus qu'un projet politique, plus qu'une révolution qui s'affirme pourtant chaque jour plus inévitable, la science représente le futur, un projet de société en elle-même, qui n'est pas sans rappeler l'univers inquiétant imaginé par Fritz Lang dans *Metropolis* (1926) ou par Stanley Kubrick dans *Docteur Folamour* (1963).

Voici quelques années, un philosophe français, Michel Henry, avait saisi toute la dimension mortifère, toute la barbarie contenue dans le développement totalitaire de la science, développement sauvage, ne répondant plus au contrôle de la raison, émancipé de tout projet de civilisation,

²⁶ Voir sur ce sujet le terrible film de Hubert Sauper, *Le Cauchemar de Darwin*, France/Autriche/Belgique, 2004.

²⁷ Voir sur ce sujet Edgar Morin, *Pour entrer dans le XXI^e Siècle*, op. cit., p. 334.

de toute réalité humaine, vivante, historique²⁸. Aujourd'hui plus encore qu'hier, cette tendance fait planer la menace d'un véritable cataclysme anthropologique, laquelle impose une véritable révolution « anthropologique »²⁹, inévitable pour mettre un frein à l'obsolescence de l'homme³⁰ et imposer la substitution d'un véritable système de régulation à l'exploitation marchande des hommes et des ressources naturelles de la planète³¹. Seule cette révolution, à l'exception bien évidemment d'un *chaos* planétaire – bien que le fait qu'Auschwitz n'ait pas engendré à sa suite cette révolution – peut permettre la transformation des relations humaines, y compris à l'échelle de la planète, seule cette révolution pourra assurer l'unité planétaire, à condition de transformer les structures mentales, nationales, sociales et économiques, à commencer par le noyau organisationnel de celles-ci que constitue la *compétition*.

L'institution sportive, institution transnationale qui s'est développée avec l'essor du capitalisme également transnational, est le vecteur idéologique le plus puissant d'une unification/uniformisation planétaire soumise à un projet socio-économico-politique dont la centralité est constituée par la compétition de tous les corps entre eux, leur hiérarchisation politico-économique selon un principe de sélection, hiérarchisation et discrimination objective sur la base de leur productivité cristallisée dans la production d'une performance, voire d'un record, consacrant, tout comme la marchandise, une valeur d'échange abstraite. Le système sportif constitue ainsi, selon Jean-Marie Brohm, « l'institution que l'humanité a découverte pour enregistrer sa progression physique continue »³², progression d'une humanité réduite à l'unidimensionnalité industrielle. Le corps sportif constitue ainsi le révélateur, l'analyseur privilégié de la réduction universelle du vivant soumis au totalitarisme économique, à l'identification nationaliste, l'un et l'autre institués dans des systèmes d'identification à base compétitive et soutenus par le progrès techno-scientifique. C'est pourquoi je propose ici quelques éléments pour une poursuite de la théorisation de la *barbarie sportive* en tant qu'elle constitue un paradigme d'intelligibilité du système capitaliste dans sa dimension planétaire.

²⁸ Voir sur ce sujet Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 2001.

²⁹ Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, *op. cit.*

³⁰ Voir sur ce sujet Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle (1956)*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances/Éditions Ivrea, 2002.

³¹ Voir sur ce sujet Hervé Kempf et Philippe Pons, « L'épuisement de la nature menace le progrès », in *Le Monde*, 1^{er} Avril 2005.

³² Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 89.

L'aliénation sportive : du corps à la masse, un défouloir normalisant

Corps « missile », corps « levier », corps « balistique », corps « biologique », corps « physiologique », corps « anatomique » et « atomique », « pistons », « rouages », « pompes », « tubes » et « canaux », « circonvolutions », « trajets de l'information », « prise de décision », « bio-rythmes », etc., sont la réalité même du corps sportif, extrait de toute sensibilité, de toute historicité, désincarné, et ainsi conçu comme objet de science. L'objet-corps-universel consacré par l'abstraction « performance » repré-



Anonyme, *Supporter du Feyenoord Rotterdam*, *Daily Times*.

sente la pierre angulaire de l'institution sportive, son centre organisateur et déterminant. Les corps « particularité » et « singularité » sont niés, étant donné que l'athlète et ses « techniciens » entretiennent avec le « corps vivant » un rapport d'« autonegation » de la vie en faisant abstraction du corps sensible et du « corps d'amour »³³ où sensibilité³⁴ et « amour » seraient le propre de la vie, leur propre finalité. Le corps sportif est le corps par excellence que la modernité industrielle a converti, inventé, colonisé technologiquement

pour enregistrer sa progression, une des manières qu'elle a trouvées pour isoler le corps dans l'univers des objets. Il est ainsi normalisé, hiérarchisé, classé, rangé dans un univers propre à la production marchande et est extrait de celui de la connaissance sensible, voire ontologique. Connaissance du vivant par le vivant³⁵, intelligence de la chair, « à vif », celle-ci est relé-

³³ Voir sur ce sujet Norman Brown, *Le Corps d'amour*, Paris, Denoël, 1967.

³⁴ L'idéal-type de l'athlète incarne, historiquement et esthétiquement, l'abstraction qui est faite de l'humanité de l'humain à partir du XVIII^e siècle. Cette abstraction correspond à la volonté de réduire jusqu'à les effacer les stigmates de la passion, de l'individualité, du pathos, du sensible au nom de l'universalisation des normalisations scientifiques de la physiognomonie de Lavater, des classifications naturalistes de Buffon, des hiérarchisations « esthétiques » de Winckelmann, de Humboldt, etc. Voir sur ce sujet George Lachmann Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Éditions Abbeville, 1997.

³⁵ Dans l'univers des sciences contemporaines, la « connaissance de soi-même » comme

guée à la périphérie et ainsi déterminée, dominée et surtout conditionnée par le noyau central de l'institution sportive : l'objet-marchandise devient la condition *sine qua non* de l'existence d'un sujet autonome. « L'abstraction à laquelle procède la science – explique Michel Henry – est donc double. C'est d'abord l'abstraction qui définit le monde scientifique en tant que tel – en tant qu'il met hors jeu dans l'être de la nature les qualités sensibles et les prédicats affectifs qui lui appartiennent a priori, pour ne retenir de lui que les formes susceptibles de se prêter à une détermination idéale. La non prise en considération des caractères subjectifs de tout monde possible est indispensable du point de vue méthodologique dans la mesure où elle permet la définition de procédures permettant l'obtention de connaissances inaccessibles autrement, par exemple la mesure quantitative. Mais le développement d'ailleurs infini de ce savoir idéal ne se poursuit dans la légitimité que pour autant qu'il reste clairement conscient des limites de son champ de recherche, limites qu'il a lui-même tracées. Il ne peut lui échapper en effet que la mise à l'écart des propriétés sensibles et affectives du monde présuppose la mise à l'écart de la vie elle-même, c'est-à-dire de ce qui fait l'humanité de l'homme. C'est la seconde abstraction à laquelle procède la science au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot : l'abstraction de la Vie, c'est-à-dire de ce qui seul importe vraiment. »³⁶

Dans la situation qui nous intéresse, il ne s'agit donc pas de faire l'hypothèse que tout corps sensible disparaît, qu'il est fait abstraction de toute sensibilité, affectivité car, justement, cette sensibilité préexiste, elle est la condition transcendante de tout ce qui est susceptible de recevoir la forme d'un monde, d'être objectivé, y compris de toute relation intersubjective, de toute interrelation, donc également de toute institution³⁷. Seulement, dans le cadre des sciences positives, sensibilité, affectivité, vivant réel concret, chair, bien que conditions de possibilités de la connaissance, sont mis hors-jeu au profit de paradigmes organisationnels maîtrisés par quelques forces hétéronomes, conceptuelles, excluant d'emblée l'énoncé de tout sujet comme construction symbolique et langagière de la vérité. C'est-à-dire qu'à l'intérieur du monde scientifique, est fait abstraction du « monde-de-la-vie », bien que la vie, de manière inaperçue, en toute igno-

chemin d'accès au monde et à « soi-même » est devenue totalement obsolète et ringarde, conformément à la haine généralisée de l'esprit en tant qu'il est l'expression de la subjectivité transcendante, constituante. Sur ce sujet, voir Magali Uhl, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, Paris, Éditions Beauchesne, coll. « Prétontaine », 2005.

³⁶ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, p. 35.

³⁷ Voir sur ce sujet Michel Henry, « Phénoménologie et sciences humaines », in Michel Henry, *Auto-donation. Entretiens et conférences* (Textes réunis par Magali Uhl), Paris, Éditions Beauchesnes, coll. « Prétontaine », 2005.

rance, non-reconnaissance de sa présence à elle-même, non-reconnaissance de son caractère autoréflexif et du caractère réflexif du monde, subsiste malgré tout comme la condition déterminante de la science³⁸. Ainsi, le refus de reconnaître la réalité de l'« auto-affectation », de la subjectivité radicale, en agissant comme obstruction de l'énergie créatrice, de l'« élan vital » de l'être, conduit cette énergie à se cristalliser dans des ornières de productions et d'actions préexistantes, obligées et ne permettant pas la croissance de l'être, son développement, son enrichissement, mais bien plus, sa réduction à la norme instituée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le système sportif, du moins en faisons-nous l'hypothèse, peut être considéré comme une de ces centrales de traitement et de recyclage, de récupération, d'assimilation et de normalisation, une de ces institutions spécialement consacrées au « délestage », un de ces chemins prétracés pour reprendre la terminologie heureuse de Michel Henry³⁹. D'où cette réalité, comprise et largement acceptée comme un processus positif et socialement bénéfique par l'ensemble du monde sportif, y compris par de nombreux scientifiques⁴⁰ : le sport est un défouloir socialisant⁴¹ (au sens d'une sublimation régressive/répressive⁴² de l'être désirant) qui s'auto-entretient et s'auto-accroît, en tant qu'instituant technologique et, appelant l'investissement d'une quantité toujours plus importante d'énergie. On peut ici parler de la course effrénée à la performance, sans oublier de faire le lien avec la course aux profits qui accompagne cette obsolescence de l'homme. Et, bien évidemment, les commentateurs fascinés décrivant (ce qu'ils considèrent) comme des « dérives » et des « exploits » entretiennent volontairement le paradoxe pour ne pas le dépasser. C'est la raison pour laquelle la critique du sport (qui ne peut être que radicale⁴³) est, aujourd'hui plus que jamais peut-être, violemment et cons-

³⁸ Michel Henry, *La Barbarie*, op. cit., p. 49.

³⁹ *Ibidem*, pp. 182-183.

⁴⁰ Je pense notamment au travail de Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard éditions, 1998.

⁴¹ Voir sur ce sujet Loïc Wacquant, « La boxe et le blues », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (Sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n° 2, (« L'illusion sportive. Sociologie d'une idéologie totalitaire »), Montpellier, février 1998. En parallèle, nous nous reporterons au témoignage de Franck Nicotra : voir l'article de Olivier Jourdan-Roulot, « La gloire de mon père », in *Sport et vie*, hors série n° 17, (« Psychologies du succès et de l'échec »), janvier 2003 et le film de Franck Nicotra, *La Vie en rose*, janvier 2003.

⁴² Voir sur ce sujet Herbert Marcuse, *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963.

⁴³ Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Pour une épistémologie de la sociologie du sport », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les IrrAIductibles*, n° 4, (« L'institution du sport »), Université de Paris 8 – Saint-Denis, juin-juillet 2004, pp. 117-224.

ciemment ostracisée, y compris par quelques champions et donneurs de leçons de la sociologie contemporaine⁴⁴. Or l'accroissement de cette énergie en question, ne trouvant jamais, dans le système sportif, à accéder à un niveau supérieur (de la Vie), toujours devant se replier sur l'abstraction « performance », sur l'activité « compétition », « recherche du plus grand rendement », du « meilleur classement », etc., on observe que « ce déplacement qui devrait signifier une diminution et un affaissement de l'énergie se traduit au contraire par son explosion qui confère aux comportements inférieurs un caractère excessif, désordonné, incohérent, faisant d'eux ce que le langage appelle spontanément des débordements »⁴⁵.

⁴⁴ C'est ainsi que la « clique » des spécialistes de la *Société des sociologues du sport en langue française* (SSSLF) qui entend faire la pluie et le beau temps dans le « champ », évince avec soin de ses manifestations les partisans de la critique radicale n'ayant pas dérogé de leurs positions pour quelques profits institutionnels et symboliques. Car ceux-là, à l'image de Philippe Liotard (voir au sujet d'un des derniers écrits de cet auteur le texte – infra – de Marc Perelman), ou encore Catherine Louveau (voir le texte – infra – de Ronan David consacré à cet auteur) qui ont su profiter, à une certaine époque, de *Quel Corps ?* comme d'un marchepied, sont les mêmes qui aujourd'hui apparaissent comme les « garde-chiourme » de l'institution universitaire (les STAPS) dont ils dénonçaient il y a quelques années qu'elle fut la chambre d'enregistrement de la légitimité du sport de compétition. La dernière ostracisation relevée – bien que celle-ci soit quotidienne, que ce soit par les médias où les spécialistes invités à commenter les phénomènes sont rarement ceux qui se réclament de la Théorie critique ou dans l'institution universitaire des STAPS –, est l'œuvre de Bernard Lahire, éminent sociologue français. Dans son dernier ouvrage où il distribue bons et mauvais points en vue de consacrer une véritable sociologie « scientifique », ce dernier, alors qu'un chapitre entier est consacré à la sociologie du sport, dans l'état de la connaissance qu'il établit, oublie tout simplement l'énorme contribution sur le sujet des tenants de la Théorie critique qu'il entend pourtant critiquer dans ce même texte, à commencer par Jean-Marie Brohm, lequel constituant probablement un concurrent un peu trop sérieux vis-à-vis non seulement des travaux de la sociologie bourdieusienne du sport, mais surtout du propre travail épistémologique de Bernard Lahire lui-même. Car il y a fort à parier que c'est la sociologie scientifique de Bernard Lahire qui ne résiste pas à la critique : cette scotomisation n'en est-elle d'ailleurs pas la preuve ? (Au sujet de *l'esprit sociologique* de Bernard Lahire, voir l'article – infra – de Patrick Vassort). En tout cas, la sociologie critique n'a jamais fait l'économie de la discussion critique des arguments de ses adversaires comme en attestent encore l'ouvrage de Jean-Marie Brohm (*La Machinerie sportive. Essais d'analyse institutionnelle*, Paris, Anthropos/Économica, 2002), l'article de Patrick Vassort (« Pour une épistémologie de la sociologie du sport », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les Irréductibles*, n° 4, (« L'institution du sport »), *op. cit.*), et comme entend le faire systématiquement la revue *Illusio*, en particulier à travers ses « analyses sociologiques ».

⁴⁵ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, p. 183.

Inventaire partiel des violences, débordements, morts liés à l'institution sportive⁴⁶ :

- À Bruxelles (1985, 39 morts et 600 blessés)⁴⁷ ;
- à Sheffield (1989, 95 morts et 200 blessés)⁴⁸ ;
- à Bastia (1992, 17 morts et 2000 blessés)⁴⁹ ;
- au Parc des Princes (ségrégation raciale dans certaines tribunes)⁵⁰ ;
- au Stade Vélodrome⁵¹ ;
- au Stade de France⁵² ;
- sur les stades africains de la Coupe d'Afrique des nations⁵³ ;

⁴⁶ La liste des morts et des violences présentée ici n'est absolument pas exhaustive (ne sont pas mentionnées par exemple les multiples morts du Dakar dont fait mention Didier Pagès dans « Rallye-Dakar : l'entreprise de la honte » – texte supra) et ne correspond à aucune recherche systématique des décès de sportifs et des violences sportives survenues sur une période donnée. Il s'agit là de quelques faits marquants recueillis au hasard de mes lectures. La liste exhaustive des agressions, des violences, des affaires, des blessures, des maladies, des morts liées à l'institution sportive ne serait-ce que sur quelques mois, du haut en bas de la pyramide que constitue cette institution ne suffirait malheureusement pas à faire taire les apologistes de tous poils du sport de compétition qui continueraient de nier la négativité du phénomène sportif.

⁴⁷ Patrick Vassort et Henri Vaugrand, « Le football : un modèle critiquable », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (Sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n° 2, (« L'illusion sportive. Sociologie d'une idéologie totalitaire »), *op. cit.*, p. 161.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 163.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 163.

⁵⁰ Patrick Vassort, « Sport et mondialisation : critique de la modernité », in *Migrations Société*, CIEMI, Vol. 12, n° 71, *op. cit.*, p. 65.

⁵¹ Voir par exemple au sujet de la violence sur les stades dans l'hexagone, Gérard Davet, « Les RG s'inquiètent de la montée régulière de la violence », in *Le Monde*, 25 janvier 2003.

⁵² Jean-Marie Brohm et Marc Perelman, « Football : de l'extase au cauchemar », in *Le Monde*, 18 juin 2002.

⁵³ Voir par exemple Omar Bocoum, « Fou le foot ! Le foot ne tourne plus rond », in *Le Marabout* (mensuel satyrique africain), février 2002. Voir également, au sujet des violences qui ont eu lieu à l'occasion du match Maroc-Algérie, les quotidiens algériens *Liberté* et *Le Matin* du 10 février 2004.

- sur les stades d'Europe, d'Asie (Chine)⁵⁴ et d'Amérique du Sud⁵⁵.
- En mars 1989, mort du boxeur David Thio, lors d'un combat ;
- le 1^{er} mai 1994, Ayrton Senna, 34 ans, meurt sur le circuit de Imola⁵⁶ ;
- la veille, au cours des essais du grand prix de Saint-Marin, c'est Roland Ratzenberger qui a trouvé la mort ;
- le 25 février 1995, le boxeur Gerald McClellan, suite au violent KO que lui inflige Nigel Benn, est plongé dans un coma profond⁵⁷. Il n'en sortira que quelques semaines plus tard.
- En octobre de la même année, le boxeur James Murray perd connaissance et décèdera deux jours plus tard à Glasgow⁵⁸ ;
- en février 1997, le boxeur japonais Hiroyuki Hiranuma meurt pendant un combat⁵⁹ ;
- en juin 2002 : on compte à 10 000 le nombre d'anciens athlètes Est-Allemands qui pourraient porter plainte pour avoir été victime du dopage organisé. Stérilité, malformations congénitales chez la descendance, cancers, ostéoporose, etc.⁶⁰
- Début 2003, Raffaele Guariniello enquête sur *les morts suspectes du calcio*⁶¹ ;

⁵⁴ Patrick Vassort et Henri Vaugrand, « Le football : un modèle critiquable », in Fabien Ollier, Patrick Vassort et Henri Vaugrand (Sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA*, n° 2, (« L'illusion sportive. Sociologie d'une idéologie totalitaire »), *op. cit.*, pp. 160-161 ; Patrick Vassort, « Sport et mondialisation : critique de la modernité », in *Migrations Société*, CIEMI, Vol. 12, n° 71, *op. cit.*, pp. 65-66 ; Jean-Marie Brohm, « La loi de la jungle, stade suprême du sport ? », in *Le Monde diplomatique*, juin 2000 ; Jamel Attal, « Stade dépassé », in *Les Cahiers du football*, 28 février 2001.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ Alain Giraud, « Formule 1, le prix du sang. La mort des pilotes Roland Ratzenberger et Ayrton Senna n'a pas empêché le Grand Prix de Saint-Marin d'aller à son terme », in *Le Monde*, 3 mai 1994.

⁵⁷ Pascal Ceaux, « La grave blessure de Gerald McClellan relance la polémique sur la boxe en Grande-Bretagne », in *Le Monde*, 28 février 1995.

⁵⁸ « Le boxeur écossais James Murray meurt deux jours après son combat », in *Le Monde*, 17 octobre 1995.

⁵⁹ « Boxe : nouvelles mesures de la Fédération japonaise de boxe », in *Le Monde*, 28 février 1997.

⁶⁰ Voir sur ce sujet Pierre Miquel, « Les dopés se cachent », in *L'Express*, 20 mars 2003. Voir également sur ce sujet Frédéric Potet, « La République du dopage d'État », in *Le Monde* 2, 30-31 mai 2004, pp. 34-39.

⁶¹ « Les morts suspectes du calcio », in *Le Monde*, 7 janvier 2003.

- 10 janvier 2003, Denis Zanette meurt chez son dentiste. Il avait 32 ans.

- 26 juin 2003, Marc-Vivien Foé meurt lors d'un match de football. Il avait 28 ans.

- 25 janvier 2004, Miklos Feher, joueur du Benfica Lisbonne et international hongrois meurt au cours d'un match de football. Conclusion de l'autopsie : arrêt cardiaque due à une cardiomyopathie hypertrophique. Il avait 24 ans.

- Début février, Raimond Jumikis meurt lors d'un match de basket. Il avait 23 ans... Pour ces trois morts, voici la conclusion des autopsies : morts naturelles par arrêt cardiaque⁶² !

⁶² Voir sur ce sujet Stéphane Mandard, « Les morts subites suscitent des interrogations chez les cardiologues », in *Le Monde*, 2 mars 2004. Voir également sur ce sujet Jean-Pierre de Mondenard, « Voyage en camarade », in *Sport et vie*, n° 86. Dans cet article, il est fait, là aussi, mention de quelques athlètes morts dans la fleur de l'âge et ayant fait l'objet d'autopsie : Jean-Claude Petitpret, cycliste, mort à 19 ans, en 1957, pour avoir ingurgité de l'arsenic ; Paul Bigier, cycliste, mort à 25 ans, en 1959, il aurait ingurgité une trop forte dose d'amphétamines ; Knud Enemark Jensen, cycliste, mort à 23 ans, en 1960, il aurait été intoxiqué suite à l'injection d'une forte dose de stimulant et d'un vasodilatateur ; Roger De Wilde, cycliste, mort à 25 ans, en 1967, les amphétamines seraient la cause de son décès ; Tom Simpson, cycliste, mort en 1967, dans les pentes du Mont Ventoux, pour avoir consommé amphétamines et alcool sous une chaleur torride ; Yves Mottin, pratiquant le cyclo-cross, mort à 23 ans, en 1968, dans les bras de sa mère, le matin d'une épreuve, par septicémie, suite à une injection d'amphétamines dans la cuisse, sans asepsie de la peau, à travers le cuissard ; la même année, Jean-Louis Quadri, jeune footballeur, meurt à 18 ans, son décès résulterait de la conjugaison du dopage et d'une malformation congénitale du cœur ; le culturiste Heinz Sallmayer, mort en 1982 d'avoir abusé de diurétiques ; l'athlète Augustinius Jaspers, mort à 23 ans, en 1984, probablement à cause de la consommation de produits dopants ; Len Bias, basketteur, mort à 22 ans, en 1986, il aurait absorbé trop de cocaïne ; John Kordic, hockeyeur, mort en 1992, gavé d'alcool, de stéroïdes et de cocaïne ; John Murphy, culturiste anglais, mort en 1995, il aurait trop consommé d'engrais musculaire ; Andreas Münzer, culturiste autrichien, mort en 1996, il aurait trop consommé de produits dopants (stéroïdes anabolisants, hormones de croissance, insuline, facteurs de croissance) ; Florence Griffith-Joyner, sprinteuse étasunienne, morte à 38 ans, en 1998, d'une crise d'épilepsie ; Sébastien Grousselle, cycliste français, mort à 21 ans, en 1998, l'autopsie révélera des traces de glucocorticoïdes (produit interdit) dans le sang ; Steve Bechler, joueur de baseball, mort à 23 ans, en 2003, sa mort résulterait de la conjugaison d'un effort intensif, de la chaleur et de la consommation d'éphédrine ; Fabrice Salanson, mort à 23 ans, en 2003, il aurait été victime d'une défaillance cardiaque (inexpliquée). Pourtant, un mois avant sa disparition, un bilan de santé avait fait apparaître un « électrocardiogramme anormal », mais n'avait pas entraîné de contre-indication à la pratique du sport intensif. « À partir des résultats de ce bilan, auraient dû être pratiqués

- Tour de France 2004, chute d'un coureur de la Kelme. Quelque temps plus tard, Jesus Maria Manzano décrira la réalité qu'il a vécu dans un journal espagnol : des injections, des poches de sang, des malaises... *L'enfer*⁶³.

- À la même époque, Georges Marx témoigne dans la presse : l'INSEP, les JO, les produits... La douleur, l'avortement de sa femme, le handicap, la dépression⁶⁴...

- 14 février 2004, Marco Pantani meurt⁶⁵ d'une overdose⁶⁶ dans sa chambre d'hôtel. Il a 34 ans.

- Avril 2004 : seconde crise cardiaque de Maradona, 43 ans⁶⁷ ;

- 11 octobre 2004 : Said Salibi, un des lièvres de Hicham El Guerrouj, âgé de 22 ans, meurt d'un arrêt cardiaque, 2 jours après avoir gagné le Mile sur route de Zamorano en Espagne. Les circonstances de sa mort restent floues. Sa mort est passée *quasi* inaperçue.

- Décembre 2004, Alem Techale (Championne du monde cadette en 2003 au Canada), à peine 18 ans, fiancée à Kemenisa Bekele (le Champion olympique du 10 000 mètres à Athènes et auteur à de multiples reprises du doublé cross court/cross long des Championnats du monde), meurt d'une crise cardiaque au cours d'un footing.

- Le 19 décembre 2004, lors d'un match de boxe disputé au Kenya, le boxeur amateur ougandais Mohammed Acisule meurt pendant le transport à l'hôpital après avoir subi un KO dans le troisième round de son combat.

- Le 1^{er} janvier 2005, Serge Vigot, 56 ans, s'effondre dans le premier kilomètre du marathon de Marrakech ;

des examens complémentaires, telle une échographie du coeur, afin de détecter une éventuelle pathologie, [...] or, rien n'a été fait », regrette Didier Domat, l'avocat de la famille Salanson. Car, si un électrocardiogramme ne permet généralement pas de diagnostiquer une pathologie telle que la cardiomyopathie hypertrophique, elle n'échappe pas à l'échocardiographie.

⁶³ Jean-Pierre Bidet, « L'enfer selon Jesus », in *L'Équipe*, 25 mars 2004.

⁶⁴ « Georges Marx au parloir », in *L'Équipe*, 9 mars 2004.

⁶⁵ Jean-Jacques Bozonnet, « La mort de Marco Pantani plonge l'Italie dans la stupeur », in *Le Monde*, 17 février 2004.

⁶⁶ Jean-Jacques Bozonnet, « Marco Pantani est mort d'une surdose de cocaïne », in *Le Monde*, 21 mars 2004.

⁶⁷ « Maradona hospitalisé dans un état très grave à la suite d'une crise cardiaque », in *Le Monde*, 19 avril 2004.

- le 26 janvier 2005, Jose Luis Martinez, 34 ans, ancien triple Champion d'Espagne de lancer du poids meurt subitement. Avant même le résultat de l'autopsie, le Président de la Fédération espagnole d'athlétisme conclut qu'il ne peut s'agir que d'une banale malformation congénitale !

Le système sportif est une de ces centrales de retraitement où l'on passe si facilement et dialectiquement de la normalisation à l'exagération, du conditionnement au débordement, de la rationalisation à la destruction, un de ces *lieux-systèmes* d'accomplissement de la vie, existant indépendamment de toute totalité culturelle, car « n'étant plus intégrés au projet général d'une culture les prenant eux-mêmes comme buts, livrés à eux-mêmes bien plutôt, privés de toute stimulation et de tout acquis, ne disposant plus d'aucun grand modèle auquel il puisse vouloir se conformer afin d'en être les répliques vivantes et agrandies – de tels modes de réalisation de la vie régressent vers des formes élémentaires et frustrées, toujours plus pauvres, stéréotypés et vulgaires, quand ils ne s'inversent pas dans le vouloir monstrueux de l'autonégation et de l'autodestruction »⁶⁸. Ce mode d'accomplissement est ce que nous appelons une sous-culture⁶⁹ de masse, un monde de la camelote, « un monde construit avec les déchets du monde supérieur de la culture »⁷⁰, monde que conditionne aujourd'hui l'industrie transnationale de la culture où les grands modèles sont notamment ceux incarnés par les stars, produits marchands par excellence. Le modèle est celui de l'homme/femme consommable, le plus rapidement possible, avec le minimum d'efforts, sorte de standard préfabriqué sans cesse recyclé, jusqu'à épuisement.

Dans le système sportif, la vie, le sujet, le corps sensible, l'affect ne réapparaissent qu'à l'aune de la barbarie, de la destruction de l'autre ou de sa propre destruction, autodestruction ; alors la barbarie révèle la réalité de l'autonégation de la vie et, liée, la réalité d'une culture scientifique qui n'est jamais qu'un simulacre de culture, une technique, un instrument qui ignore la vie à trop renier la sensibilité humaine, la subjectivité aussi, comme voies incontournables de la vérité. Or, dans l'optique d'une révolution « anthropolitique », il est bien entendu que la vérité éthique importe au plus haut point. La question, bien évidemment, n'est pas de savoir s'il s'agit ou non d'une culture selon les canons d'une définition arbitrairement choi-

⁶⁸ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, pp. 163-164.

⁶⁹ Voir sur ce sujet Siegfried Kracauer, *Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)*, *op. cit.* et Nicolas Oblin, *Sport et esthétisme nazis*, Paris, L'Harmattan, 2002.

⁷⁰ Witold Gombrowicz, *La Pornographie*, Paris, Plon, 1969, p. 10.

sie⁷¹, mais plutôt d'analyser ce à quoi renvoie ce type de production, ce que cela incarne et représente, de même que reconnaître une œuvre d'art d'un objet quelconque importe peu en dehors du contenu de l'œuvre et du développement sensible de l'être et du monde qu'il permet. Alors seulement la question du statut de l'objet peut être résolue.

La barbarie sportive – explosions de « corps missile », déflagrations de « corps bolide-balistique », overdoses, corps repus, intoxiqués, corps toxiques, traumatisés, polytraumatisés, accidentés, blessés –, à l'instar du sous-développement de l'humanité, marque le retour « spectaculaire » de l'humain dans l'homme. Retour nécessaire bien que factice, illusoire de l'humain, de la vie dans l'homme. Illusion cependant dont la réalité se situe dans le fait de rassasier les foules appauvries, régressives. Devant son écran de télévision qu'il a posé là pour l'occasion, mon cafetier m'explique : « J'aime bien regarder le cyclisme. J'en ai fait plus jeune. Je sais qu'ils sont tous chargés à bloc mais, bon, j'aime bien... »⁷² Cet homme(-foule) vit dans l'attente de la déflagration-libération (mais libération de quoi ?) comme de l'exploit où l'exploit est déflagration, explosion, destruction aussi⁷³. Les foules vivent dans l'attente du coup mortel, de la détente, du coup qui tue, de l'attaque assassine ; dans l'attente également de la copulation de la technique avec la mort, dans l'attente de ce suicide collectif vers lequel tend et auquel travaille une bonne partie de l'humanité contemporaine. L'homme-foule est un « croque-mort », qui se rassasie, qui se soûle et se goinfre, *comme un porc*⁷⁴, d'images de mort, comme en témoigne ce silence – de mort – qui parcourt le stade avant la délectation assassine, avant l'exultation qui suivra l'exploit, l'accomplissement. Toujours, l'on passe en boucle ces images-là, celles où le sang jaillit, où l'os s'extrait de la chair, où l'articulation sort de son axe, où la tête vole. L'on passe et repasse sans cesse, au ralenti, le KO, la mise en spectacle de la mort, sa déréalisation. Là, tout désir est finalisé dans la déflagration et dans l'exploit ultime ; ultime jouissance qui consiste à jouir de ces « petites » morts. Parfois il ne s'agit « que » de mort symbolique et parfois non, alors c'est sans retour. En tout cas il s'agit toujours, pour l'homme-foule, d'une mort abstraite, en mml/litre, en km/heure, en pourcentages, en bars, en degrés centigrades, en performances/records, en nombre de médailles. Telle est la médiation industrielle, scientifique et sportive de la mort, l'abstraction de la mort, la destruction culturelle de la mort

⁷¹ Voir sur ce sujet Christian Pociello, *Les Cultures sportives. Pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, PUF, 1995.

⁷² Fragment d'un discours recueilli par l'auteur.

⁷³ Voir sur ce sujet Frank Nicotra, *La Vie en rose*, janvier 2003.

⁷⁴ Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs. De l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties de marché*, Paris, Gallimard, 1998.

par la destruction scientifique du vivant, l'autonégation spectaculaire de la vie. En tant que processus d'instrumentalisation totalitaire, la « mise en technologique » et « mise en spectacle » du corps sportif agissent à l'image de l'industrialisation de la mort, telle que Jean Ziegler ou Ivan Illich l'ont dénoncée au début des années soixante-dix⁷⁵. Non pas que l'on ne meure plus mais du fait de l'élimination de la réalité de la mort, en tant que symbolisation et signification⁷⁶. La mort est définie d'un point de vue scientifique et technologique qui contribue à ce que l'homme perde conscience de sa finitude⁷⁷. Comme l'explique Günther Anders, « de la croyance au progrès découle [...] une mentalité qui se fait une idée tout à fait spécifique de l'"éternité", qu'elle se représente comme une amélioration ininterrompue du monde ; à moins qu'elle ne possède un défaut tout à fait spécifique et qu'elle soit simplement incapable de penser à une fin. Peu importe que l'on qualifie cette particularité de "représentation" ou de "défaut", l'essentiel est que cette absence de fin joue pour celui qui croit au progrès le rôle d'une loi fondamentale universellement valable, y compris pour sa propre vie. Ce qui signifie qu'il n'envisage même pas sa propre fin, qu'il ne peut pas l'envisager ; il annule sa propre mort. »⁷⁸ Le *toujours aller au-delà de ses limites* signifie cela : les limites, contre tout projet « anthropologique », contre toute conception révolutionnaire du futur sont déterminées par l'abstraction techno-scientifique qui, niant la négativité du concept de « limites » au profit d'une vision universalisante réductrice de ce dernier, déverse toute la charge sensible, affective, véritablement humaine de l'idée même de limite (de mon corps vivant, donc de la mort) en un chiffre ou une quantité ayant la vertu d'une information dont la valeur et le sens résident dans sa capacité à être universellement échangée. La vie a déserté cet « univers limite », ou plutôt, cette réduction scientifique et technologique de la limite ne laisse aucune place à la réalité de la vie qui bat en elle, elle lui est inutile et étrangère, « le temps est tout, l'homme n'est plus rien : il est tout au plus la carcasse du temps »⁷⁹.

⁷⁵ Ivan Illich, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 ; et Jean Ziegler, *Les Vivants et la mort*, Paris, Éditions du Seuil 1975.

⁷⁶ Voir sur ce sujet Louis-Vincent Thomas, *La Mort en question : traces de mort, mort de traces*, Paris, L'Harmattan, 1991.

⁷⁷ Voir sur ce sujet Jean Ziegler, *Les Vivants et la mort*, *op. cit.*

⁷⁸ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle (1956)*, *op. cit.*, pp. 311-312.

⁷⁹ Karl Marx, *Misère de la philosophie. Réponse à la philosophie de la misère de Proudhon*, in *Œuvres. Économie I*, Paris, Gallimard, 1963, p. 29.

Reproductibilité sportive du corps

Dans les rapports de production capitalistes, la valeur d'échange extrait de son réseau de significations et rend caduque la valeur d'usage de la vie dans l'ensemble de ses réalisations : l'énergie investie dans la production de l'objet est assimilée de la même manière dans un réseau de valorisation abstraite. Or, justement, la science et les techniques permettent cette socialisation répressive en favorisant l'assimilation, notamment du corps symbolique, vivant, à la sphère de l'échange par un système de « purge » : d'une totalité historique du corps « vécu-vivant », on passe à une totalité scientifique et technologique de l'histoire, le processus consistant à neutraliser le cocktail explosif constitué par l'antinomie croissante entre le temps du corps de l'individu et le temps abstrait de la marchandise, entre sur-développement et sous-développement, entre accroissement du capital et précarité ; la cuirasse musculaire, par exemple, est conditionnée par l'échange, tout en exerçant une emprise sur le vivant. Désamorcer cette charge explosive de violence, historique, consiste en la reconstitution artificielle du temps, de l'histoire, de l'identité, du signifiant, et du vivant même. Reconstitution ou, pour plus de précisions, ex-pulsion, ex-traction ; il faut expulser, extraire pour reproduire en dehors, pour mieux exploiter et mieux contrôler, tout en favorisant ainsi un véritable chantage à la vie éternelle : la production – de *la santé parfaite*⁸⁰ par exemple – peut enlever tout caractère humain à l'humain pourvu qu'elle permette la vie éternelle. Ainsi passe-t-on du corps symbolique au charnier de signes⁸¹, du corps « à vif », « vécu-vivant » à un corps représenté, en représentation, « ob-jet », « ex-posé ». Le corps passe du statut de souffrant, de corps « auto-affecté », « auto-éprouvé » au statut d'objet de science ; la souffrance est faite objet de science en même temps et au même titre que le corps souffrant devient l'objet du spectacle. La question est : que fait-on de cet objet-là ? Peut-on se saisir de cet objet-là ? Qui se saisit de cet objet-là ? L'idée que nous poursuivons est que ce repli scientifique et spectaculaire du corps sur l'objet corps consiste à nier la dimension réelle, concrète-spirituelle du corps au profit du renforcement d'un objet-abstrait-information intégré à la sphère d'un tout communicationnel insensé. Alors que le vivant résiste à cette assimilation, son simulacre, son double est conditionné pour l'échange. Reste à persuader l'original que son double est plus vrai que nature. Reste à persuader le vivant de se taire, reste à persuader le vivant que l'individualisme forcené est autre chose que le symptôme d'un individu qui

⁸⁰ Lucien Sfez, *La Santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

⁸¹ Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, « Le corps ou le charnier de signes », in *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, pp. 153-189.

se perd. Fantôme de lui-même, dans ses doubles dont il ne connaît rien ! Reste à persuader le sportif qu'il n'est qu'un muscle, qu'une « chaudière » ou qu'un cyborg⁸² !

À partir de ce point, il faut bien comprendre que l'enfermement bio-politique a partie liée avec la réification marchande : le pouvoir s'impose au vivant par le recours au système des objets, mais pas à n'importe quels objets⁸³, parce que pas à n'importe quel système, processus : ces objets-là portent la marque d'une culture de pacotille, objets sous-culturels de masse, objets de l'industrie, ils portent la marque du corps humain façonné en technologie de production. Le standard de l'objet, quel que soit sa plus petite différence marginale⁸⁴, est à la vie ce que le robot est au corps humain, quelles que soient les performances de ce dernier. Il est « dés-affecté » – désinfecté parfois –, sert de faux-semblant à l'identité des individus ; il reproduit les parcelles d'une pseudo-identité illusoire car il est le reflet de la mécanisation de l'être. *Le système des objets* est le reflet objectif de l'être humain dévitalisé, mécanisé, scientifié, instrumentalisé. Il est le produit, le déchet, le rejet, le faire-valoir (le faire-vivre et le faire-être, voire le faire-savoir), l'humain que la croyance irrationnelle en l'idéologie de la science et des techniques⁸⁵ a poussé à cette objectivation cancérigène, auto-toxique, destructrice car dénuée de tout sens relatif à la réalité sensible, à la différence, à l'altérité et à la subjectivité radicales, considérées comme autant de réalités s'opposant à l'universalité abstraite, à l'idéalité universelle⁸⁶ du concept de corps.

La méthode scientifique a permis de doubler le corps humain et d'imposer au vivant son double objectif comme fantasme de maître absolu. Nous dirons qu'elle a propulsé et éjecté la vie dans le dé-corps, l'incarcérant en la désincarnant, la faisant passer du sujet corps « qui se vit » à l'objet corps mannequin-automate-robot que l'on meut, que l'on bouge, que l'on agit ; « du point de vue historico-culturel, une grande partie de la science contemporaine du comportement [...] ressemble dangereusement à une scolastique stérile. [...] Cette manière d'envisager les sciences et les arts créateurs est un signe de pourrissement social et culturel – dont il est temps encore, si nous le voulons, d'arrêter l'extension. Ce dont on a le plus besoin est de réintroduire la Vie dans les sciences de la vie, et de réintégrer

⁸² Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980, pp. 40-41.

⁸³ Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1978.

⁸⁴ Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, op. cit.

⁸⁵ Voir sur ce sujet Jürgen Habermas, *La Technique et la science comme « idéologies »*, Paris, Gallimard, 1973.

⁸⁶ Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, op. cit., p. 18.

l'observateur dans la situation d'observation en adhérant de manière conséquente à l'avertissement d'un grand mathématicien : cherchez la simplicité mais méfiez-vous-en ! On peut simplifier une expérience en décérébrant ou en paralysant un rat – on a fait l'un et l'autre – mais les efforts du malheureux animal pour rouler à travers le labyrinthe sur ces moignons flasques ne jettera qu'une faible lumière sur le comportement normal du rat – et une lumière trop cruelle sur celui de certains psychologues. »⁸⁷ Ainsi la méthode scientifique s'apparente à une camisole, mais une camisole désirante⁸⁸, que l'humain érige pour en jouir, elle participe de cette manière à la fétichisation du corps, instituant une forme de vie par procuration, de jouissance par procuration, d'amour et de haine par procuration⁸⁹.

Vivre par procuration scientifique pour ne pas altérer la vie, vivre par corps technologique interposé pour ne pas altérer son corps et, ainsi, son potentiel quantifiable de vie : telle est l'équation scientifique du vivant, le refus de l'Autre en soi, la négation de l'autre en soi⁹⁰. Équation, bien entendu, dont la solution réside dans le registre scientifique-objectif, c'est-à-dire de la représentation, du simulacre⁹¹, du factice. La science contemporaine, obsolescente, autocroissante, est par excellence une de ces cultures prétracées, un modèle d'interprétation prédéterminé qui fait partie de ce

⁸⁷ *Ibidem*, p. 61.

⁸⁸ Voir sur ce sujet Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, tome 1 (« L'Anti-Édipe »), Paris, Les Éditions de Minuit, 1972.

⁸⁹ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, p. 198. « Son ultime image avec la vie – écrit encore Michel Henry –, l'image médiatique l'atteste en ceci qu'elle est toujours une représentation de cette vie : quelqu'un en train de parler, ou le fulgurant tir du gauche de l'aïlier qui propulse le ballon au fond des filets. Qu'en cet ultime contact avec la vie, le projet de celle-ci soit de se démettre de soi, c'est-à-dire à tout le moins de ne rien faire, c'est ce que démontre l'existence médiatique en tant que telle, une existence par le moyen des médias, où il s'agit de vivre non pas de sa propre vie mais de celle d'un autre, qui raconte, s'agite, frappe, se dénude ou fait l'amour à votre place. [...] L'existence médiatique en général est cet assouvissement imaginaire, alors la télévision trouve son achèvement et sa vérité dans le voyeurisme, dans le scoop du siècle : l'assassinat collectif, par bandes de voyous interposés, d'imbéciles spectateurs d'un match de football, assassinat sur le mode spectaculaire de l'enfoncement, de la compression, de l'écrasement, de l'étouffement, du piétinement, de l'asphyxie. Horrible spectacle que cette vie renversée, foulée aux pieds, écrabouillée, aplatie, niée ! Mais cette négation de la vie n'est pas différente de celle qui préside chaque jour au rassemblement de millions d'êtres humains devant leur petit écran, l'horreur de cette négation pas différente de celle du spectacle dont il leur fut donné de se repaître ce soir-là : en lui, c'est la vérité de l'existence médiatique, c'est leur propre vérité qui brilla un instant devant leurs yeux hallucinés ».

⁹⁰ Voir sur ce sujet Emmanuel Lévinas, *Entre nous. Essai sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1991 ; et *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Éditions Fata Morgana, 1972.

⁹¹ Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981.

« bagage-système médiatique » (au sens large du mot média) qui n'est pas l'objet (au sens justement de média) produit d'une subjectivité mais le produit de la dislocation des subjectivités, de leur atomisation (où l'infiniment grand est le produit de l'infiniment petit et réciproquement). C'est la raison pour laquelle nous sommes souvent, lorsqu'il s'agit de science, dans le domaine de la doublure informationnelle, de même lorsqu'il s'agit de médias (et l'on sait à quel point science, médias et technologies de l'information sont liés) et non dans le domaine de la connaissance et qui plus est, de la culture. Cela est fondamental mais ne doit cependant surtout pas être considéré comme dématérialisation, désensibilisation, désobjectivation, au sens de disparition totale⁹². Toujours il s'agit d'un rapport dont on ne peut nier l'une ou l'autre des parties sans perdre de vue l'essentiel du rapport, sa réalité dialectique⁹³, à savoir que de la *disparition réelle* de toute sensibilité et de toute subjectivité n'émerge nulle barbarie, nulle souffrance non plus. Sous cet angle, la barbarie est le symptôme et la résultante de la désublimation répressive dont parle Herbert Marcuse⁹⁴.

⁹² Contribuant à cette spéculation de la pensée sur les termes de la disparition, de la désincarnation, de la dématérialisation, de la virtualisation, et donc pourquoi pas, de la fin (bien que dans des registres différents que ceux développés par Francis Fukuyama), voir Jeremy Rifkin, *La Fin du travail*, Paris, Éditions La Découverte, 1997 ; *L'Empire biotech. Le commerce des gènes dans le meilleur des mondes*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, 1998 ; Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

⁹³ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle (1956)*, *op. cit.*, pp. 303-304. « L'horreur de la situation actuelle, c'est qu'on ne peut même plus parler de combat, que tout semble au contraire apaisé et convenable. Un keep smiling collectif camoufle la situation. Comme les facultés se sont éloignées les unes des autres, elles ne se rencontrent plus ; comme elles ne se rencontrent plus, elles ne se combattent plus. Bref, l'homme en tant que tel n'existe plus, il n'y a plus que des êtres qui d'un côté agissent ou produisent, et de l'autre éprouvent des sentiments – l'homme en tant que producteur et l'homme en tant qu'individu sensible – la réalité n'échoit qu'à ces fragments d'homme. Ce qui, il y a dix ans, nous avait rempli d'horreur – que le même homme puisse être à la fois employé dans un camp d'extermination et père de famille, que ces deux facettes d'une même personnalité n'aient pas été des obstacles l'une pour l'autre parce qu'elles s'ignoraient –, cette horrible insignifiance de l'horreur n'est pas restée un cas exceptionnel. Comme ces êtres, nous sommes tous schizophrènes, au sens le plus vrai du mot. S'il en est ainsi, la seule tâche morale décisive aujourd'hui, dans la mesure où tout n'est pas encore perdu, consiste à éduquer l'imagination morale, c'est-à-dire à essayer de surmonter le "décalage", à ajuster la capacité et l'élasticité de notre imagination et de nos sentiments à la disproportion de nos propres produits et au caractère imprévisible des catastrophes que nous pouvons provoquer, bref, à mettre nos représentations et nos sentiments au pas de nos activités ».

⁹⁴ Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel. Étude sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, *op. cit.*

La structure d'enfermement bio-politique du corps qui repose, dans la société industrielle, sur l'extrême parcellisation et technicisation des rapports sociaux de production, consiste en une neutralisation scientifique-objective de son corps et de sa sensibilité dont l'individu n'a absolument pas la maîtrise. La science et les techniques sont au cœur d'une sous-culture de masse et servent ainsi à « renforcer les contraintes sociales qui étouffent l'individu, en excluant toute possibilité pour que l'individu puisse, face à toute la machinerie atomisée de la société moderne, se maintenir dans son identité. [...] L'unicité de l'individu consiste désormais dans le fait d'être typique... l'individu dépérit et devient une simple cellule de la réaction fonctionnelle. Il est désormais le prisonnier d'un présent qui s'évapore. Sa vie est déliée d'un but humain, elle devient le faux-semblant, le simple reflet d'une mouvance, d'une répétition mécanique. »⁹⁵

Cette abstraction du corps qu'est la performance

C'est justement dans le sens où le corps sportif est toujours avant toute autre chose, constitué, conçu comme une doublure scientifique, technique et objective du corps « vécu-vivant » qu'il nous intéresse puisque c'est également une des raisons qui font l'épaisseur de ce voile qui recouvre toute la négativité du système compétitif sportif (addictions, agressions physiques, sexuelles, violence endémique, etc.). Les doublures sportives du corps sont multiples ; insistons, maintenant, sur la nature « informationnelle-objective » du corps sportif. Car la performance est une information, c'est-à-dire le résultat d'un de ces exercices prétracés de la vie. Le sportif s'exprime au moyen de son corps prisonnier du système médiatique : le système sportif. Il s'exprime en produisant des performances réglementaires et, à son tour, ces performances sont les seuls objets dont il espère se saisir pour de nouveau s'exprimer, exister, pour s'enrichir. L'information produite n'a pas de valeur en soi, elle est une abstraction de la valeur investie dans le processus de production, valeur de gain de valeur, c'est en cela qu'elle est marchandise ; quant au corps, assimilé à l'universalité de la performance, il est ainsi libéré, en tant que marchandise dans la sphère de l'échange. La doublure performative du corps implique d'autres doubles, c'est sûr, car elle s'auto-alimente de tout un système technicien agissant comme « vecteurs-vitesses » de la performance, des catalyseurs de la valorisation de la valeur performance, facteurs d'autoaccroissement continu. Ces catalyseurs technologiques sont aussi bien chimiques, physiologiques, anatomiques, informatiques, électroniques, liés directement au développement de la performance

⁹⁵ Max Horkheimer, *Kritische Theorie*, vol. II, *op. cit.*, cité par Jean Ziegler, *Retournez les fusils ! Manuel de sociologie d'opposition*, *op. cit.*, p. 137.

proprement dite, donc à la production de l'information, que liés à son développement dans l'espace et dans le temps, à l'exploitation de l'information. Le double technologique du corps⁹⁶ a des effets particulièrement puissants chez le sportif : c'est par excellence ce corps fétiche, ce corps quantifié, ce corps socialisé, ce corps automatisé, robotisé, « mannequinisé » (« papier glacérisé ») dont le sportif devient totalement dépendant, « addict ». *Quid* de la vie, de la sensibilité, du sujet ? C'est de leur mise en demeure de l'objet scientifique dont il faut parler, car l'objectivité, la méthode scientifique reconnue comme seule transcendance possible, le système sportif, s'affranchissent de toute culture qui reconnaîtrait la sensibilité humaine, la subjectivité comme principe supérieur de détermination du vrai. Mieux, il expulse ce corps-là pour donner au système des objets, à la performance donc, à la science surtout, le monopole du jugement et, de la vérité. Une fois que l'on a renié en l'homme et que l'homme a renié en lui cette sensibilité, ce corps sensible, « vécu-vivant », doué d'une intelligence sensible, d'une conscience spontanée, seule véritable connaissance de la vie, alors l'humain s'apparente à cet homme-là, à la fois privé de l'histoire de l'humanité et des raffinements de la culture, et à la fois objet, technique, automate. Visages de l'animalité primitive et du robot réunis en une seule figure, celle de l'Homme nouveau réclamé tant par les régimes fascistes que totalitaires et dont le sportif, l'athlète sert d'idéal-type tout au long du XX^e siècle et même encore maintenant. Pourtant, que le corps sportif soit ce corps-là, que l'on prend sur le vif, parce que sa vérité, somme toute, se réduit à la brutalité du fait « performance », à l'instantané et ainsi à la disparition et à la mort, que ce corps-là soit idéal voire l'idéal de corps, ce corps qui n'a pas d'autres raisons d'être que ce qu'il est dans l'instantanéité de sa performance, que ce qu'il vaut à ce moment-là, que ce corps-là « fasse l'actualité » en quelque sorte, cela révèle bien ce que l'on fait de la vie, du vivant, de l'histoire : une insignifiance, le perpétuel recommencement d'une histoire insensée, une éternelle actualité de pacotille, ramassis de réalités sans queues ni têtes, ni tenants ni aboutissants, disloquées, séparées de toute totalité car justement séparées de la vie elle-même. Le sportif et tous ceux qui s'identifient à lui, à son idéal, qui s'y réfèrent, sont intimement persuadés qu'il incarne le progrès dans l'histoire, quand bien même il se « love » dans les bras des régimes politiques les pires⁹⁷. L'inflation galopante

⁹⁶ Voir sur ce sujet Jean-Marie Brohm, *Le Corps analyste. Essais de sociologie critique*, Paris, Anthropos, 2001.

⁹⁷ Comme dans l'Italie de Mussolini, l'Allemagne de Hitler, l'Argentine de Videla et, bientôt, la Chine de Ju Hintao qui est aujourd'hui l'un des régimes les plus policiers de la planète et le plus meurtrier.

du champ lexical du sport et de la performance⁹⁸, l'invasion planétaire des informations sportives, qui sont liées à la recrudescence des compétitions, tout cela ne tient pas au système sportif en soi, mais à sa raison d'être, à son essence et à son adéquation parfaite à notre monde. La place occupée par l'information sportive (par le corps technique-objet) dans l'actualité est effrayante, simplement elle correspond à notre façon de vivre l'actualité du monde : par procuration ; de même que le système sportif permet à la vie de se fuir, de s'enfuir, l'actualité médiatique fait de l'individu le spectateur de sa propre vie, médiatisée, objectivée, technicisée par un flux de paroles et d'images qui ne s'arrête jamais. Flux continu face auquel l'individu peut vivre sans rien faire, *quasi* continuellement et sans prise sur la réalité, simplement dans l'illusion technologique de pouvoir choisir, d'avoir une emprise. Ainsi, le sport est au corps « vécu-vivant », sensible-tangible, qui se vit, s'éprouve, ce que l'actualité médiatique est à l'actualité : désincarnation, technicisation, informatisation-numérisation, autodestruction et autonégation de la vie, plus qu'un chemin prétracé, une ornière dans laquelle s'échoue, s'engluie, s'embourbe et s'épuise la vie. Le corps sportif est le corps médiatique par excellence, c'est un autre corps, c'est une représentation abstraite du corps qui n'a rien à voir avec la réalité sensible-tangible du corps, c'est une « actualité » médiatique du corps qui se nie en tant que partie d'une totalité vécue-vivante-à vivre, c'est un corps vivant que l'on sacrifie à son faux-semblant, c'est-à-dire dont on détruit et dont on nie la vie en elle-même.

La réduction scientifique du vivant, du corps vivant, permet le « contrôle scientifique » et politique de ce dernier. D'où l'importance de l'idéologie de la science et des techniques : il s'agit de persuader le monde entier de la supériorité du savoir scientifique sur toute autre forme de savoir, voire, en d'autres termes, de la supériorité de la science sur la pensée, l'éthique et la politique, livrant ainsi l'humanité toute entière à une révolution sauvage d'où sont exclus d'emblée éthique et politique en tant qu'ils puissent représenter une instance démocratique réelle de régulation ; il s'agit de persuader le monde entier que le corps est l'objet de la vie et que la vie est l'objet du savoir scientifique. Logiquement, cela nécessite de réduire l'ensemble des corps possibles à l'universalité objective du corps telle que la science le consacre et cela implique ce que Michel Henry appelle une « dé-corpsspropriation », une désappropriation du corps (désensibilisation, au sens de négation de mon corps historique, culturel, sensuel, réel), la négation ou autonégation de l'auto-affection comme véritable processus d'identification et de différenciation du sujet, la fuite de la vie en ce qu'elle

⁹⁸ Comme en témoigne le développement du « coaching » dans tous les secteurs, du travail et de la vie privée.

n'est pas, la fuite d'elle-même, « plus encore que son contenu, ou plutôt le redoublant et l'éclairant d'une lumière singulière, la réception de l'idéologie scientifique et positiviste, son extraordinaire diffusion parmi toutes les catégories d'esprits, savants aussi bien qu'ignorants, met à nu ce qui lui sert de condition incontournable, l'affinité de cette idéologie avec l'esprit du temps ou plutôt leur commune motion : la fuite de l'homme loin de son être véritable, pour autant qu'il ne peut plus se supporter lui-même »⁹⁹. Non que le corps scientifique ne soit pas affecté par le sujet, il fuit et renie cet affect comme essence de sa relation à la vie, il se propulse, se projette en dehors de sa vie, dans son système de référence, un registre scientifique particulier, registre idéal, universel instituant, clos, qui ne l'affectera pas. La plupart des scientifiques travaillent en développant, inconsciemment, des défenses morales en lutte perpétuelle contre toute affection. La fameuse objectivité scientifique participe élégamment à cette lutte. Mais la division du travail scientifique est la garante principale de cette exclusion de la science du domaine du sens et des sphères de la pensée. Plus le sujet, *a priori*, est disloqué par les spécialités scientifiques à l'intérieur des champs disciplinaires ordonnés et moins il est affectant, vivant et plus, d'ailleurs, il est un numéro, un chiffre, un objet scientifique d'intérêt, un cas. À défaut de souffrir avec, de compatir, à défaut de *convivialité*¹⁰⁰, de connaître, la science fabrique souffrance, jouissance, connaissance comme autant d'itinéraires universels de délestage du vivre. Toute l'efficacité scientifique est basée sur ce postulat : la vérité est dans l'objet, d'où, la vérité de l'homme est dans l'homme fait objet.

Ce que refuse la méthode scientifique « traditionnelle »¹⁰¹ concerne toute la relation transférentielle et contre-transférentielle du sujet à son objet/sujet, en se niant, d'abord, comme faisant partie d'un monde sensible, monde dont la sensibilité est la condition première¹⁰². Cela explique pourquoi le corps sportif est un objet scientifique qui peut être particulièrement prisé, c'est qu'il se conçoit, *a priori*, comme abstraction, référence universelle. L'idéologie sportive exclut d'emblée dans l'impensé toute question relative au sens d'un corps ainsi conçu – constitué – ainsi perçu. Parce que l'individu se sacrifie à la technicisation exacerbée de son corps, il

⁹⁹ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, p. 187.

¹⁰⁰ Ivan Illich, *La Convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

¹⁰¹ Max Horkheimer, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974.

¹⁰² Voir sur ce sujet Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, *op. cit.* : c'est toute la problématique de la négation de la conscience de l'être observé, de la conscience de l'être animé, du fait que l'observateur est aussi l'observé et réciproquement ; c'est toute la question de l'angoisse et du doute.

est un cobaye idéal où les intérêts sportifs et scientifiques se rejoignent¹⁰³. Dans l'espace-temps sportif, les individus sont conditionnés pour tout donner, pour se donner au monde, corps et âme, sans état d'âme, en tant qu'abstraction. Affects, émois, sensibilité, tout objet émanant d'une subjectivité la plus profonde, toute singularité est en mesure d'être déconstruite-reconstruite dans l'optique de la performance, c'est-à-dire d'une universalisation abstraite et rationalité totalitaire. Se niant volontairement en tant que corps-sujet, le corps sportif apparaît comme le candidat idéal, déjà engagé dans la libération du joug de ces égarements singuliers qui corrompent la vérité objective (et potentiel sportif), prêt à coopérer avec le scientifique « son ami », comme le rat de laboratoire, tous les deux (trois ?) engagés au service de l'humanité, pour le progrès. La double négation, évacuation préalable, scientifique et sportive, de la vie, de son sens, explique l'instrumentalisation et la déconstruction, aveugle de toute sensibilité, du corps singulier de l'athlète et qui passe par la négation de toute constitution historique (relative, donc, à une actualité-totalité, à une connaissance sensible de la vie, à un sens), de toute complexité historique et culturelle, par la pénétration aveugle et compulsive de l'épaisseur concrète du corps. Autrement dit, le fantasme scientifique-sportif consiste en l'universalisation discriminante et disqualifiante du corps humain « vécu-vivant » par le dévoilement et l'extirpation de la moindre parcelle de vie, de totalité dont pourrait témoigner l'existence de ses plus petites entités constitutives. Ce dont il s'agit, c'est du fantasme (nié en tant que tel, bien évidemment) de reproductibilité scientifique-objective, technique, du corps : ce corps universel n'est qu'un corps recomposé, reproduit objectivement, fruit d'une matérialité abstraite – d'où on a extirpé la plus petite entité constitutive pour la poser là, devant soi, en dehors de soi et reconstituer un corps-objet(s), en dehors de toute histoire, sans histoire, sans problème ! Ce fantasme commun étant, la rationalisation du corps sportif s'est faite conjointement à l'évolution des sciences « du vivant ». L'idéologie du progrès, attenante à la fois aux idéologies du sport et de la science, est en parfait accord avec l'esprit du temps, ce qui se justifie, du reste, par l'idée de neutralité, allouée tant au système sportif qu'aux sciences. Communément, la neutralité est liée, justement, à l'idéologie : idéologiquement neutre, idéologie, donc, de la dés-idéologie nous renvoyant aux idéologies postmodernes de la fin des idéologies et de son corollaire : la pensée « *polymérisée* », ces discours de faible densité intel-

¹⁰³ Le sportif est « intéressant » dès lors que lui-même se nie en tant qu'être conscient ; ce qui facilite le passage au stade du rat de laboratoire : inutile d'extraire le cortex du rat, le sportif se projette dans la performance, dans l'univers technologique de la performance, il ne s'intéresse guère au scientifique, sinon dans l'intérêt de la production... et le scientifique, également, se projette dans cet univers-là...

lectuelle qui trouvent intérêt aux alliances de manière gluante et spongieuse à la fois, afin de devenir dominants, une pensée mutilée¹⁰⁴. La neutralité renvoie, dans les deux cas qui nous intéressent, à « neutre à l'intérieur de », « neutre en soi » ; le sport, soit disant, est « neutre », ce qui explique qu'il puisse être récupéré, instrumentalisé pour/par la science comme il peut être instrumentalisé, selon de nombreux auteurs (historiens, sociologues) par la politique et particulièrement par le fascisme, le totalitarisme, le nazisme sans que son idéologie n'ait avoir avec quoi que ce soit d'autre que l'idéal (naturel) démocratique ou républicain comme le front uni des hommes politiques, des industriels mais également de nombreux intellectuels, aime à le rappeler à l'occasion pour soutenir la candidature de Paris à l'organisation des Jeux de 2012¹⁰⁵. Cela est intéressant car en résonance directe avec la réification, chosification : science et sport sont considérés l'un et l'autre comme neutres pour la même raison : l'un comme l'autre sont engagés dans la technicisation du vivant, engagés dans l'universalisation objective de la vie ; neutres parce que faisant abstraction de la réalité sensible, affective de la vie, neutres parce que reposant sur une conception du progrès, tout de même, qui ne fait aucune place à la vie réelle, la vie qui se vit elle-même, progrès qui repose sur un fantasme de déculturation et désincarnation de la vie, progrès qui ignore la vie. Or cette sensibilité qu'est la vie est pourtant sa condition première, la possibilité du monde, elle incarne la subjectivité constituante, le sujet. Quand les scientifiques entendent ou prétendent étu-

¹⁰⁴ Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Sport et mondialisation : critique de la modernité », in *Migrations Société*, CIEMI, Vol. 12, n° 71, *op. cit.*, p. 56.

¹⁰⁵ À ce sujet voir le supplément consacré par *L'Humanité* à Paris 2012 (« Paris 2012, un atout pour la France », supplément à *L'Humanité Hebdo* du samedi 5 et dimanche 6 mars) à l'occasion de la venue des « Princes » du CIO à Paris, début mars 2005. La lecture de ce ramassis d'idéologie pro-sportive (à l'exception de la contribution d'Albert Jacquard qui ne représente jamais qu'une page sur les 84 de cette espèce de Missel) est une démonstration une fois de plus de la puissance d'analyse des phénomènes sociaux de ce journal. Il suffirait presque d'évoquer les titres d'articles pour comprendre : « Se dépasser pour la fraternité » (Patrick Le Hyaric), « Ces JO de 2012 qui changeraient tout... » (Laurent Mouloud), « L'olympique attitude » (Jean-François Lamour), « Une aubaine pour la Seine-Saint-Denis » (Théophile Hazebroucq), « On gagnerait cinq à dix ans » (Patrick Braouzec), « Il faut se mobiliser » (Arnaud Lagardère), « Une formidable opportunité » (Jean-Paul Huchon), « Ça reste magique » (Marie-George Buffet), « Aujourd'hui encore on me voit comme le champion de 1976 » (Guy Drut), etc. Pour ce qui est de son rapport au sport, il est à noter que l'internationalisme et l'humanisme communiste du PCF s'est souvent arrêté là où commençait le national-chauvinisme sportif tel que l'avait pensé, cette fois lucidement, Pierre de Coubertin, cet homme que le marxisme rebutait au plus haut point, le même et son œuvre que ne cesseront donc jamais de vénérer les « potiches » du PCF (voir sur ce sujet Jean-Marie Brohm, *Le Mythe olympique*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1981).

dier la vie, nombreux sont ceux qui commencent par expliquer qu'ils prennent de la distance avec la vie¹⁰⁶, c'est le fameux besoin de distanciation du chercheur devant conduire à la constitution d'un fantasme de distance objective. En ce sens, les protocoles, tous plus scientifiques les uns que les autres, reposant pour la plupart sur des modèles mathématiques et statistiques¹⁰⁷ que mettent en œuvre des machines de traitement des informations hyper perfectionnées broyant, acidifiant, aseptisant, digérant ces informations, constituent une véritable cuirasse musculaire, force d'emprise sur la connaissance. Ils développent cette force d'emprise contre le corps sensible du chercheur, contre ses capacités à s'auto-affecter (donc à penser le monde, du moins à enrichir sa propre connaissance du monde) et sont ainsi l'outil, l'instrument par lequel il est force de constater que le scientifique s'y référant et réfugiant en première et en dernière instance, dans et par son travail, marque une « pause ontologique. »¹⁰⁸ Ils feignent ainsi, ces scientifiques, pour étudier la vie ou la société, la dévitalisation ponctuelle, qui consiste à se projeter dans un univers méthodologique¹⁰⁹, sorte de grille de lecture prétracée, dont l'élaboration la plus paradigmatique, la plus concrète est constituée des murs du laboratoire de recherche ou de concepts constitués en lois immuables et faisant abstraction de la réalité ; pourtant, comme le souligne Georges Devereux, « isoler un phénomène est une stratégie scientifique fondamentale, mais amputer la réalité de ses caractères essentiels permet seulement de la couler dans le lit de Procuste de la stérilité scolastique »¹¹⁰. Mais qui sait être attentif et qui sait entendre, toucher, voir, sentir ne peut être insensible, ne pas être affecté par l'écart qui règne entre

¹⁰⁶ Conformément aux prescriptions de Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988.

¹⁰⁷ La sociologie, dans ses travers positivistes historiques (ceux d'Auguste Comte notamment), aime à se prendre pour une science nomographique, engagée dans la constitution d'un corpus de lois sociales. Voir par exemple Auguste Comte, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, *op. cit.* ou, du même auteur, *Discours sur l'esprit positif*, *op. cit.*

¹⁰⁸ « Ce qui nous semble le plus important dans cette inflation contemporaine du spectacle ce n'est pas la dimension ludique sur laquelle certains insisteraient pourtant, c'est la pause ontologique que veut marquer l'humanité en hypostasiant ainsi l'apparence. Ce qui paraît tient lieu de ce qui est. La facticité se substitue à la fiction. Ainsi le corps est facteur sans cesser d'être agent, car le spectacle marchand auquel il se prête, est manœuvre de diversion plutôt que divertissement, action d'éluder plutôt que jeu, en remplissant, cette fois explicitement, une fonction sociale de leurre ». Jacques Ardoino, « Symbolismes et incorporations institutionnelles », in *Quel Corps ?*, n° 34/35, (« Corps symboliques »), mai 1998, p. 57.

¹⁰⁹ Voir sur ce sujet Jean-Marie Brohm, *Le Corps analyseur. Essais de sociologie critique*, *op. cit.* Voir notamment toute la partie intitulée « la théorie bio-informatiionnelle de la corporéité sportive », pp. 183-197.

¹¹⁰ Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, *op. cit.*, p. 61.

son faux-semblant modèle scientifique et la vie qui est, entre l'universel et le singulier.



David Arnaud, ex-recordman du monde de monoski (196,507km/h).

En cela, en cette négation de la totalité à laquelle contribue l'édification de « modèles de laboratoire » totalisants ou de modèles conceptuels décontextualisés, refusant la réalité pourtant universelle de l'écart sensible que constitue toute vie vécue en son essence, les institutions scientifiques sont des instances d'obédience totalitaire¹¹¹ ; en marge de la société comme de la vie, le simulacre de vie qu'elles dessinent en leur sein, qu'elles consacrent en « leurs saints », est la réalisation objective de l'« esprit du temps »¹¹², c'est-à-dire l'exacerbation et l'exagération des principes fondamentaux d'une époque et, en l'occurrence, la négation de l'être, au sens du *verbe*, sens *dynamique* du terme, par sa « mise en spectacle ». Ce regard sur la science est bien différent de celui, naïf, qui conclut en toute circonstance à la neutralité, excluant, d'emblée, tout rapport dialectique liant l'objet au sujet. La science n'est pas indépendante de *la société du spectacle*¹¹³. D'ailleurs, outre le fait que le sportif se soit depuis longtemps identifié (inconsciem-

¹¹¹ Voir sur ce sujet René Lourau, *L'Analyse institutionnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, p. 31, voir également, et René Lourau s'y réfère en cette page, Erving Goffman, *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux*, op. cit.

¹¹² Voir sur ce sujet Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, tome 1, (« Névrose »), et tome 2, (« Nécrose »), Paris, Grasset, 1962 et 1976.

¹¹³ Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.

ment ?) au rat de laboratoire, à la fois dans sa conduite, son comportement et à la fois dans son discours, non pas captif du chercheur mais captivé par sa fin (performance, perfection absolue), voire, par sa « faim », outre le fait, donc, que le sportif soit un habitué et fidèle « client » de l'expérimentation scientifique, c'est le système sportif, le stade même et ce qui s'y passe qu'il faut regarder comme un laboratoire. Toute la dite neutralité du sport est contenue dans l'universalité de ses règles, c'est-à-dire dans sa loi, ou ses lois. Au singulier, la loi du sport n'est autre que la loi *du* plus fort. Et l'on peut parler *du* plus fort car il est désigné dans le cadre de lois (au pluriel) universelles. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont l'institution sportive, et ce qui se déroule en son sein, au cœur du stade notamment, se veut toujours être un raccourci de la vie, de la société, voire une actualité de l'humain¹¹⁴. Or, et c'est ainsi, cette actualité de l'humain ne dit jamais rien autrement que projetée dans l'universalité de pacotille de la et des loi(s) du sport. Le summum de l'ineptie culminant probablement dans la projection des valeurs humaines les plus hautes dans l'institution du sport voire les performances sportives les meilleures – les intellectuels communistes ont ainsi fait de Coubertin que rebutait plus que tout l'idée de l'internationalisme prolétarien¹¹⁵, un « humaniste modèle » –, ou encore dans l'assimilation progrès/record, progrès (humain)/performance¹¹⁶ ; de la

¹¹⁴ Voir par exemple, sur ce sujet Pascal Boniface, *La Terre est ronde comme un ballon. Géopolitique du football*, Paris, Éditions du Seuil, 2002 ; mais également Christian Pociello, *Les Cultures sportives. Pratiques, représentations et mythes sportifs*, op. cit. Nous voyons bien aujourd'hui, par exemple, comment évoluent le rugby et toutes les pratiques dites ancrées dans des « cultures traditionnelles », mais aussi comment sont aisément intégrées au monde spectaculaire et marchand ces fameuses pratiques sauvages, les sports de glisse si chers à Alain Loret et consorts... C'est tout le modèle des cultures sportives qui est mis à bas, qui « ne tient pas », pour n'avoir pas su reconnaître ce qui est de l'ordre de la culture et des sous-cultures, de la culture et de son spectacle, de la culture et de ses faux-semblants. Alors que le modèle « bourdieusien », pour ne pas s'être affranchi de la survvalorisation philosophique et politique du sport de compétition s'effondre, est disqualifié par la réalité, chaque jour, l'évolution du sport vient confirmer de la validité des thèses radicales du courant critique formulées notamment par Jean-Marie Brohm dès la fin des années soixante.

¹¹⁵ Voir sur ce sujet Jean-Marie Brohm, *Le Mythe olympique*, op. cit.

¹¹⁶ Aussi ridicule que cela puisse paraître, c'est une réalité qu'il faut bien considérer... Il ne faut pas négliger que certains observateurs, parfois des plus avertis confondent et comparent encore niveau sportif et culture, voire émancipation, développements économique et politique, progrès... Il n'y a pour s'en assurer qu'à considérer avec quelle pugnacité les populations relayées par des médias complètement acquis à la cause sportive revendiquent le droit d'organiser des compétitions toujours plus prestigieuses, le devoir d'y participer et d'y figurer parmi les meilleurs concurrents, parce que persuadées que les performances sportives sont un indice de valeur... Quelles valeurs ?

même manière, le système sportif est une mise en scène de la vie, du monde réel en un monde d'abstractions (chronométriques notamment, réglementaires également, médiatiques aussi et ayant surtout recours à un appareillage scientifique et technologique toujours plus perfectionné) qui s'appuie sur l'illusion qu'en ses lois établies résident les propriétés sensibles du monde, qu'elles sont siennes, que la recherche de l'excellence sportive en est la garante et le média, l'objet. D'où cette idée sous-jacente à de nombreux discours : le sport révèle la vraie nature de l'homme, du moins serait-il la matérialisation objective de la valeur humaine¹¹⁷, tout comme J.-J.

¹¹⁷ Voir par exemple « Le sport est le propre de l'homme », in *Sport et vie*, n° 72. Très bon exemple de la catégorie, où un scientifique fait la démonstration que l'activité physique « booste » le potentiel synaptique donc, que le sport est le propre de l'homme... logique. Démonstration : « Passons sur le côté culturel où il y aurait pourtant pas mal de choses à dire, notamment sur les vertus éducatives de la compétition et attardons nous sur le versant neuronal. Là, on observera simplement qu'un nombre important d'expériences prêtent actuellement à l'exercice physique, la faculté de "booster" le potentiel synaptique. En clair, le sport favorise les connexions nerveuses. Or, dans le cerveau, ce n'est pas le nombre total de cellules qui importe, elles sont de toutes façons incroyablement nombreuses ! – mais les interactions que chacune d'entre-elles parvient ou non à développer avec ses congénères. On crée ainsi de nouveaux circuits qui élargissent le champ des solutions lorsqu'on est confronté à un problème. [...] C'est dans ce cadre que s'inscrit l'étude présentée par le Docteur Kisou Kubota de l'Université de Nihon Fukushi à Handa au Japon au dernier congrès de neurosciences de San Diego. Cet auteur a soumis sept jeunes sujets à une batterie de tests pour évaluer leurs capacités intellectuelles. Ensuite, il leur a proposé un programme de footing d'une demi-heure deux à trois fois par semaine durant 12 semaines. Avant de recommencer l'expérience. Les conclusions de ces travaux sont limpides. Le score des bonnes réponses avait significativement augmenté après la période d'entraînement, ainsi que la rapidité d'exécution liée selon Kubota à une "nette amélioration de la fonction préfrontale". Poursuivant ces recherches, il s'aperçut que les scores revenaient à leur point de départ quand ces sujets arrêtaient de courir. Cette amélioration n'était donc que fonctionnelle, peut-être liée à l'amélioration de l'oxygénation cérébrale. "L'exercice physique est un bon agent aidant sur le plan intellectuel" concluait-il en prenant soin d'élargir cette précieuse recommandation aux personnes âgées en général et aux malades d'Alzheimer en particulier" ». L'article ne s'arrête pas là. Simplement, il ne dit pas si le Docteur Kubota est devenu docteur en faisant du footing... La compétition de la matière grise, un concept dans l'air du temps, à ce rythme-là, aura au moins un avantage : ce n'est pas le manque d'activité physique, contrairement à ce qu'en pense le Docteur Christian Daulouède – confondant allègrement *activités physiques* et *sport* –, auteur de cet article, qui nous ramènera à l'état de chèvre, mais cette compétition du savoir, digne de « qui veut gagner des millions ? ». Et j'insiste, c'est ce qui pourrait se passer de mieux car, avec une telle conception de la vie, de la connaissance, du progrès, de l'intelligence, l'humain gagnerait à être chien ; « Qu'un peuple débonnaire – dit Vladimir Jankélévitch – ait pu devenir ce peuple de chiens enragés, voilà un sujet inépuisable de perplexité et de stupéfaction. On nous reprochera de comparer ces malfaiteurs à des chiens ? Je l'avoue en

Winckelmann voyait dans l'idéal abstrait de la statuaire grecque l'avènement de l'homme nouveau, idéal, purifié car débarrassé des scories de l'humanité¹¹⁸. Bien sûr, c'est de l'idéologie du sport dont il est question ici, en revanche ce qui est intéressant, c'est de pouvoir affirmer que cette idéologie repose en grande partie et, sur l'idéologie, le mythe libéral et la démocratie représentative bourgeoise qui le contient et, sur la puissance de la science et des techniques, et ce, même lorsqu'elle en paraît, *a priori*, « dépouillée ». C'est le cas notamment dès lors qu'il est question des valeurs socialisantes du sport de compétition ; le fantasme consiste en la persuasion que le terrain de sport, le stade puisse être un espace de reproduction des conflits, des passions, des amours et des haines sociales réelles. Justement, c'est le cas, un espace de reproduction au même titre que la vie peut être reproduite dans le laboratoire du scientifique d'où nous dirons : à la fois, coupure de la réalité sociale, expulsion du monde sensible, de la vie en tant que subjectivité absolue, et à la fois, exacerbation de la réalité sociale objective, le stade (comme le laboratoire) met en exergue ces identifications primaires, polarise le monde en favorisant la négation en ce monde de toute subtilité de l'être. Le stade, c'est le lieu où l'on maîtrise la vie, l'émotion, l'affect, où en sont maîtrisés, plus exactement, les égarements possibles et, cette maîtrise s'appuie d'abord sur la coupure : coupure d'avec la réalité spatiale et temporelle, coupure palpable, comme l'ont très bien montré Patrick Vassort et Marc Perelman, dans les murs du stade, dans la sacralisation de l'espace-temps sportif¹¹⁹. Et les sciences et techniques sont déterminantes dans cette coupure, dans tous les domaines : toute l'architecture sportive est cohérente de ce point de vue, de la structure des équipements à la morphologie des corps, l'espace-temps sportif est un espace-temps de contrôle perpétuel ; outre le fait qu'il faille sans arrêt se mesurer à l'autre, aux autres, c'est toute la vie qui est sous contrôle permanent : c'est toute la différence d'ailleurs entre le corps ludique et le corps sportif, là où le corps ludique *se vit*, s'enrichit de se vivre, de s'éprouver soi-même (de s'auto-éprouver), s'enrichit de la valeur intrinsèque de ce que sa sensibilité (s')éprouve, le corps sportif est contrôlé, mesuré et évolue en fonction de cette représentation abstraite, dont la valeur est absolument extrinsèque à ce

effet : la comparaison est injurieuse pour les chiens. Des chiens n'auraient pas inventé les fours crématoires, ni pensé à faire des piqûres de phénol dans le cœur des petits enfants ». Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, pp. 44-45.

¹¹⁸ Voir sur ce sujet George Lachmann Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, *op. cit.*

¹¹⁹ Voir sur ce sujet Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1999 ; et Marc Perelman, *Le Stade barbare. La fureur du spectacle sportif*, Paris, Mille et une nuits, 1998.

qui est de l'ordre de sa sensibilité propre ; le sportif vit par procuration, un peu à l'instar d'un scientifique qui vivrait dans l'illusion permanente d'être objectivement distant du monde, persuadé que la vérité tient en sa « méthodo-technologie ». L'un et l'autre, du point de vue de la transformation sensible-sensuelle du monde sont absolument stériles car ce monde, ils se refusent à l'éprouver en leur propre sensibilité, refus dont la honte qu'ils peuvent éprouver, en certaines circonstances vis-à-vis de cette essence naturelle de l'être, cette nudité de la vie, force de vivre, singulière intériorité est particulièrement signifiante ; absolument stériles, parce qu'« interdire [...] la réduction du monde-de-la-vie au monde-de-la-science, seule le peut une pensée capable de saisir le monde-de-la-vie dans sa spécificité, c'est-à-dire, si étrange que cela paraisse, dans son irréductibilité au monde et à tout monde possible – pour autant que le monde-de-la-vie est un monde sensible et que l'être-sensible réside ultimement hors du monde, dans la vie elle-même. Car la qualité sensible n'est jamais que l'objectivation et ainsi la re-présentation d'une impression dont l'être impressionnel est l'auto-impression, à savoir la subjectivité absolue en tant que la vie. Ici se découvre à nous l'insuffisance de la démarche déjà classique de la phénoménologie qui, prenant le contre-pied de la science galiléenne, accomplit la question en retour du monde-de-la-science au monde-de-la-vie et de celui-ci à la conscience de ce monde. Car la conscience du monde en tant que "conscience de", en tant qu'intentionnalité, ou, plus ultimement, l'ek-stase de l'Être où l'intentionnalité à son tour se déploie, ne permet pas encore le recueil en soi de la sensation et ainsi sa venue à l'être : bien plutôt la sensation est-elle, dans l'éclosion de l'ek-stase, jetée hors de soi, dis-posée et dispersée comme sensation représentative et comme l'humus de ce monde qui est le monde de la vie – de telle façon toutefois que cette "sensation représentative" n'est jamais que la représentation irréaliste de la sensation réelle trouvant sa réalité dans son autosensation, non dans la conscience du monde, mais dans la vie. »¹²⁰

La science agit comme une redoutable force de pénétration et de destruction, ou automatisation du particulier, c'est en cela que l'universel s'oppose au particulier et tend à l'uniformisation des singularités, donc à leur négation, en essayant d'objectiver les subjectivités radicales et, la possibilité de culture en est ainsi obstruée. Il s'agit, en science, de rendre abstraite la vie, de la « réduire à », et l'institution sportive (dans sa dimension corporelle notamment) s'avère être un formidable catalyseur de négation de l'histoire et d'abstraction du vivant. Ainsi se réalisent et se constituent, en partie, une fausse conscience sportive et une dépolitisation du corps (ou

¹²⁰ Michel Henry, *La Barbarie*, *op. cit.*, p. 74.

politisation totale, d'obédience totalitaire) par l'affirmation des diapasons scientifiques et techniques de la société. La science et ses instruments, dans l'univers corporel dessiné par l'institution sportive, servent de dérivatif à l'énergie de la vie qui ne trouve pas à se libérer et à enrichir l'être (le vivre, le « vécu-vivant ») dans ou par la culture, par la reconnaissance commune d'une *sensibilité originelle-originale*. Dans un monde où il faut absolument que toute réalité devienne scientifique et technique, comment penser qu'il soit possible de « vivre autrement » ?

Autrement dit, ne s'agit-il pas, sous le masque mystificateur et rusé de la raison universelle, de déconstruire le visage de l'autre, de l'étranger, de toute altérité radicale ?

Nicolas Oblin
Docteur en sociologie
Chargé de cours à l'université de Caen